

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XII.

No. 28.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 10 centins.  
Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 14 JUILLET 1881

## AVIS IMPORTANT

*L'Opinion Publique* est imprimée et publiée tous les jendis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## LE PROTESTANTISME ET ZOLA

Emile Zola, qui est devenu un des collaborateurs du *Figaro*, pratique des éreintements un peu à droite et à gauche. Il a débuté en faisant une charge à fond de train contre ses amis les républicains, accusant son parti d'être un ramassis de nullités, et il terminait sa diatribe par ces mots : "Danton disait qu'il faudrait les têtes de dix mille aristocrates pour fonder la république, moi je prétends qu'il faudrait celles de dix mille imbéciles républicains."

Il y a quelques semaines, c'est aux protestants que Zola s'attaquait. Il fait du protestantisme un tableau des plus sombres. Suivant Zola, le protestantisme n'est qu'une barrière au progrès de l'esprit humain, quelque chose de parfaitement illogique, un ensemble de croyances et d'influences de nature à rendre le peuple bête et à arrêter tout élan littéraire. Voyez l'Allemagne, l'Angleterre et les États-Unis ; ils ne sont plus rien comme littérature.

Cet article de Zola n'a pas manqué de faire sensation et lui a valu une bordée de réponses de tous les camps protestants. Zola fait à ses contradicteurs une réplique des plus vives qui ne calmera certes pas leurs blessures. Nous en citerons quelques extraits pour donner une idée du genre de Zola comme polémiste. Rappelant en ce moment son premier article, il continue :

Je croyais pourtant m'être exprimé clairement. J'ai dit qu'à notre époque, après avoir déterminé toute une évolution humaine avec un éclat incomparable, les protestants se sont fatalement emprisonnés dans une formule religieuse, et que, dès lors, ils pietinent sur place, s'appauvrissent de jour en jour, deviennent des réactionnaires d'autant plus dangereux et implacables, qu'ils ont la prétention d'avoir délivré à jamais le monde. J'ai ajouté que, par là même, leur influence sur la littérature est détestable, qu'ils la réduisent au train-train étroit de leur

culte, aux besoins de leur propagande, en lui défendant l'étude exacte et complète de l'homme. Certes, il y a des exceptions ; mais il faut prendre les littératures contemporaines dans leur ensemble. Par exemple, étudiez le théâtre et le roman en Amérique, en Angleterre, en Allemagne : la moyenne en est très basse, tout cela est gris, fade, sans progrès possible ; et la raison en est, je le répète, que l'étude sincère des passions n'y est pas permise. Les sciences marchent, lorsque les lettres sont immobilisées ; l'Angleterre a un Darwin, et elle ne peut avoir un Balzac. Selon moi, la faute en est au protestantisme.

Après avoir développé ce qui précède Zola, s'en prend à un correspondant de Genève. Voyons comment il le traite :

Il est vrai que le correspondant de Genève affirme que les protestants sont les prisonniers de la science. Mon rêve d'un Calvin du positivisme le fait sauter de surprise, et il nous apprend qu'en Suisse des gens de bonne volonté enseignent quotidiennement les sciences au peuple. Allons donc ! monsieur, nous les connaissons, vos sciences ! On les fabrique dans les officines pieuses d'où sortent ces millions de brochures ineptes dont vous inondez le monde. Depuis quinze jours, il en pleut chez moi, mêlées aux lettres d'injures. Vous ne démontrez pas un théorème de géométrie, sans l'appuyer d'un verset sacré ; vous ne permettez pas à deux gaz de se combiner, sans leur adresser d'abord des exhortations morales. Vos sciences sont des sciences ramenées aux dogmes, réduites au texte de la Bible. Quand une vérité dépasse, vous la sabrez. Et, d'ailleurs, ce ne sont pas des savants que vous voulez faire, ce sont des fidèles. La propagande est par-dessous. Laissez-nous donc tranquilles, avec toute cette cuisine hypocrite, avec cet air de vouloir affranchir l'intelligence humaine, pour la cadenasser ensuite dans la froideur humide de vos temples !

Plus loin, il revient au correspondant de Genève et se déchène de nouveau contre le protestantisme avec une force terrible :

Mais il faut voir la désinvolture du correspondant de Genève. Il joue de la Bible comme d'une muscade, sans parvenir, il est vrai, à l'escamoter : "La Bible, dit-il, n'est plus qu'un document, pleinement accepté par les uns, librement discuté par les autres." Je le veux bien, surtout si l'on ajoute que, pour une virgule déplacée, les sectes différentes se damnent avec des raffinements de tortures. Seulement, la Bible reste quand même, pas une secte ne la supprime ; et, dès lors, les sectes sont bien réellement enfermées dans la Bible, dans un document révélé, extra-scientifique. Ce sont si l'on veut, des prisonnières qui ont la liberté de jouer à pigeon vole dans leur préau, petit jeu qui se termine toujours fort mal, par de gros mots et des gifles.

La vérité est que le pullulement des sectes est la plaie douloureuse des protestants. Ils tâchent de tourner cela en libéralisme, ils affectent d'être fiers et ravis de ce résultat de la liberté d'examen ; mais, si on les touche à cette place, ils crient tout de suite de souffrance. C'est, comme je l'ai dit, qu'ils sentent très-bien leur état transitoire, entre le catholicisme inamuable et les vérités scientifiques qui s'élargissent. L'Église catholique est logique ; elle s'est murée dans ses dogmes, elle s'oppose à toute évolution humaine ; sa puissance et sa grandeur sont là. Les églises protestantes, au contraire, sont emportées par un continuel illogisme, ayant posé en principe la liberté d'examen, et la refusant ensuite en dehors de la bible. La science arrive, examine ce document divin, déclare qu'elle ne peut en tenir compte. Dès lors, voilà trois groupes en présence : les catholiques qui n'admettent en aucun cas l'examen, les savants qui l'exigent partout et toujours, et entre eux les protestants qui le veulent bien, mais dans de certaines conditions et jusqu'à un certain point. Évidemment, ces centres-gauche doivent disparaître.

Zola est loin d'être catholique, cependant, comme on a pu le voir tantôt, il ne peut s'empêcher de rendre hommage à l'Église. Au fait, pour lui, c'est la seule religion admissible. Il le dit clairement.

Il est dur, je le sais, après avoir été le progrès d'être la réaction. De là, la colère des protes-

tants qui se coupent aujourd'hui à cette arme de la liberté d'examen, dont le tranchant, tout neuf au seizième siècle, faisait leur force. Ils voudraient la mettre au fourreau ; mais elle est sortie, et il faut bien qu'elle fasse sa besogne. Terrible besogne qui s'étend toujours, qui rase la plaine, qui ne laisse rien debout des antiques documents. Si vous n'êtes pas catholiques, faites-vous libres-penseurs, car être protestants ne signifie plus rien, à cette heure d'enquête positive et expérimentale.

L'auteur de *L'Assommoir* voit dans le protestantisme un ennemi de la France. La guerre de 1870-71 est pour lui une guerre de religion autant qu'une guerre de races. On sera frappé du singulier mot de la fin de son article :

Je ne sais plus, dans quelle feuille obscure, un rédacteur inconnu m'a accusé de vouloir rallumer les guerres de religion. Il faut une cervelle singulièrement fumeuse et détraquée pour avoir découvert cette belle chose dans mon premier article. Si quelqu'un rêvait une pareille guerre, en tout cas, ce ne serait pas nous. J'en trouve la pensée et même la menace dans presque toutes les lettres d'injures que j'ai reçues. Oui, c'est le protestantisme qui gronde à nos frontières ; c'est lui qui exige l'empire du monde, c'est lui qui parle de supprimer la France comme un ulcère, pour la santé de la vieille Europe. Il y a deux ennemis chez nous : le catholicisme et la révolution ; de la son acharnement. *Les victoires de la Prusse ont été des victoires protestantes.*

## OCTAVE CRÉMAZIE EN EXIL

M. l'abbé Casgrain publie sous ce titre dans la "Revue Canadienne" les lettres précieuses que Crémazie lui a adressées pendant son exil. Il appartenait à M. l'abbé Casgrain de lever un coin du voile qui enveloppe la vie de Crémazie, de nous mettre en possession de ses dernières pensées, de ses derniers sentiments. Personne n'a plus connu le pauvre poète, ne l'a plus aimé et consolé dans son infortune. C'est à lui que Crémazie avait confié le soin de publier ses poésies après son départ, c'est à lui qu'il faisait ses confidences et révélait de temps à autre les secrets de son âme.

Quel est le citoyen de Québec, de 1860, dit M. l'abbé Casgrain, qui ne se rappelle la librairie Crémazie, rue de la Fabrique, dont la vitrine tout encombrée de livres frais arrivés de Paris, qui regardait les casernes des Jésuites, cette autre ruine qui, elle aussi, a disparu sous les coups d'un vandalisme que je ne veux pas qualifier ? C'était le rendez-vous des plus belles intelligences d'alors : l'historien Garneau s'y coudoyait avec le penseur Étienne Parent ; le baron Gaudrée-Boileau, alors consul-général de France à Québec, que j'ai revu depuis à Paris, emprisonné à la Conciergerie, à deux pas de la cellule de Marie-Antoinette, — le baron Boileau, dis je, y donnait la main à l'abbé Ferland, — pendant que Chauveau feuillettait les *Samedis* de Pontmartin ; J. C. Taché discourait là à bâton rompu avec son antagoniste Cauchon ; Fréchette et Lemay y venaient lire leurs premiers essais ; Gérin-Lajoie avec Alfred Garneau s'y attardaient au sortir de la bibliothèque du parlement. Octave Crémazie, accoudé nonchalemment sur une nouvelle édition de Lamartine ou de Sainte-Beuve, tandis que son frère faisait l'article aux clients, jetait à de rares intervalles quelques réparties fines parmi les discussions qui se croisaient autour de lui, ou bien accueillait par un sourire narquois les excentricités de quelques-uns des interlocuteurs.

On était à l'époque des *Soirées Canadiennes* ; la popularité dont cette revue jouissait à sa naissance avait répandu une vie nouvelle, pleine d'entrain et d'espé-

rance dans notre petite république des lettres. On avait foi dans l'avenir et on avait raison. La phalange des jeunes talents se groupait avec un ardeur fiévreuse autour des vieux maîtres, prête à tout entreprendre sous leurs ordres. Nature sympathique et ouverte, modeste comme le génie, n'ayant jamais rêvé, pour son malheur, que lecture et poésie, toujours prêt à accueillir les nouveaux venus dans l'arène, Crémazie était le confident de chacun. Que de pas hésitants il a raffermis ! Que d'écrivains de mérite qui s'ignoraient et qu'il a révélés à eux-mêmes ! Personne n'a eu une plus large part que lui au réveil littéraire de 1860.

Tout au fond de sa librairie, s'ouvrait un petit bureau à peine éclairé par une fenêtre percée du côté de la cour et où l'on se heurtait sur un admirable fouillis de bouquins de tout âge, de tout format et de toute reliure. C'était le cénacle où il donnait ses audiences intimes. On s'assseyait sur une caisse ou sur une chaise boiteuse et on laissait la causerie chevaucher, la bride sur le cou, à tous les hasards de l'imprévu. C'est alors, dans ces cercles restreints, que Crémazie s'abandonnait tout entier et qu'il livrait les trésors de son étonnante érudition. Les littératures allemandes, espagnoles, anglaises, italiennes, lui étaient aussi familières que la littérature française : il citait avec une égale facilité Sophocle et le Ramayana, Juvénal et les poètes arabes ou scandinaves. Il avait étudié jusqu'au sanscrit.

Disciple du savant abbé Holmes, qui a laissé un nom impérissable au séminaire de Québec, et qui en avait fait son ami plus que son élève, il avait appris de lui à ne vivre que pour la pensée. Il avait fait de l'étude l'unique passion de sa vie, et elle lui suffisait. Elle fut sa compagne sous la bonne comme sous la mauvaise étoile. Quand tout le reste l'eût abandonné, elle s'assit à son chevet pour animer sa solitude, endormir ses douleurs, calmer ses insomnies et adoucir les amertumes de l'exil.

Abstème comme un anachorète, négligé dans sa tenue, méditatif autant qu'un fakir, il ne vivait que pour l'idéal ; le monde ne lui était rien, l'étude lui était tout. Le travail de la composition et de la lecture absorbait une grande partie de ses nuits : il composait ses vers la nuit, couché dans son lit. Le silence, la solitude, l'obscurité évoquaient chez lui l'inspiration : la nuit était sa muse. Souvent il ne prenait pas même la peine de confier ses poésies au papier ; il ne les écrivait qu'au moment de les livrer à l'impression. Elles étaient gravées dans sa mémoire mieux que sur des tablettes de marbre.

Obligé par nécessité de s'occuper d'affaires pour lesquelles il n'avait ni goût ni aptitude, il les expédiait d'une main distraite, s'en débarrassait avec une incurie et une imprévoyance qui finirent par creuser un abîme sous ses pieds. Il oubliait d'escompter un billet à la banque pour coarir après une rime qui lui échappait. Quand il se réveilla de son long rêve, il était trop tard.

Au physique, rien n'était moins poétique que Crémazie : courtard, large des épaules, la tête forte et chauve, la face ronde et animée, un collier de barbe qui lui courait d'une oreille à l'autre, des yeux petits, enfoncés et myopes, portant lunettes sur un nez court et droit il faisait

l'effet au premier abord d'un de ces bons bourgeois positifs et rangés dont il se moquait à cœur joie : braves gens, disait-il. " Qui naissent marguilliers et meurent échevins." et qui ont

" Toutes les vertus d'une épitaphe."

C'est ainsi qu'il les dépeignait lui-même dans la seconde partie de sa *Promenade des trois morts*, dont il me citait, à Paris, quelques bribes qu'il gardait dans sa mémoire et qu'il n'a jamais écrites. Son sourire, le plus fin du monde et les charmes de sa conversation faisaient perdre de vue la vulgarité de sa personne.

A part certains hommes d'affaires nul ne soupçonnait le volcan sur lequel il marchait et qui allait éclater sous ses pas. Quelques mots amers qui lui échappaient ou qu'il plaçait en vigie dans la conversation, quelques sarcasmes inexplicables, qui paraissaient en singulière contradiction avec sa vie calme en apparence et insouciante, étaient les seuls indices des orages intérieurs qu'il subissait. On n'y faisait pas attention : la suite en fit comprendre le sens.

Son dernier poème resté inachevé : la *Promenade des trois morts* venait de paraître dans les *Soirées Canadiennes*. Remarqué comme toutes ses compositions, ce poème avait pris ses admirateurs par surprise et révélait une nouvelle phase de son talent. Personne ne pouvait s'expliquer l'étrangeté de ce cauchemar poétique ; on n'en saisait que plus tard les analogies avec sa situation. La réalité était plus étrange que le rêve.

La stupeur fut universelle lorsqu'un matin on apprit qu'Octave Crémazie avait pris le chemin de l'exil : le barde canadien s'était tu pour toujours. Où était-il allé ? S'était-il réfugié aux Etats Unis ? Allait-il traverser l'océan pour venir vivre en France ? Pendant plus de dix ans, ce fut un mystère pour le public ; quelques indices seulement étaient au fait de ses agissements et connaissaient le lieu de sa retraite.

M. l'abbé Casgrain publie ensuite les lettres de Crémazie : nous en reproduisons quelques-unes.

## NOS GRAVURES

### M. Littré

M. Littré, mort à Paris (le jeudi 2 juin), y était né en 1801. Cette longue vie a été tout entière donnée au travail, à la pensée, à la science. Il est peu de connaissances que n'ait abordées l'éminent auteur du *Dictionnaire de la langue française*.

Passionné pour l'étude, il lui consacrait tous ses moments.

Tout en ayant passé de brillants examens de doctorat en médecine, il devenait bientôt un des plus remarquables hellénistes de son temps. Grâce à cette double érudition, la science médicale et les lettres grecques ont été dotées d'une traduction des *Œuvres d'Hippocrate*, dont l'achèvement n'a pas coûté, à M. Littré, moins de vingt ans d'un travail acharné et non interrompu.

L'apparition du premier volume de cette traduction, en 1839, fut un véritable événement dans le monde savant. Les portes de l'Académie des inscriptions et des belles-lettres s'ouvrirent alors pour l'auteur, qui entreprit une série nouvelles de travaux.

En même temps, il ne cessait de s'intéresser aux sciences médicales, et donnait des preuves de son zèle à leur égard, dans le livre si intéressant intitulé : *Médecine et médecins*.

A partir de 1845, les doctrines positivistes attirèrent l'esprit du savant. Cette formule philosophique passe sous silence Dieu, l'âme et l'autre vie ; mais elle ne les nie pas absolument, et réserve, en quelque sorte, la question.

Bien qu'elle présente des dangers inévitables, cette prétention est loin cependant d'équivaloir à la négation de ces vérités, et la dernière attitude de M. Littré a bien établi qu'il ne fallait pas le confondre avec les apôtres du néant et de l'athéisme.

Membre de l'Académie française depuis 1871, député de la Seine aux élections de la même année, sénateur inamovible, M. Littré a eu tous les honneurs littéraires et politiques que puisse envier un esprit de haut vol.

Il a su conquérir l'estime et le profond respect de ses adversaires en politique et en philosophie.

### Le président Garfield

Un journal américain donne les renseignements qui suivent sur la carrière du général Garfield, aujourd'hui président des Etats-Unis :

A 14 ans, travaille à l'établi d'un charpentier ; à 16 ans ans, batelier ; à 18 ans, étudiant à l'Académie de Chester (Ohio) ; à 21 ans, professeur dans une école publique (Ohio) ; à 23 ans, entre au collège Williams ; à 26 ans, obtient les grades de l'Université avec les honneurs de la classe ; à 27 ans, répétiteur du collège de Hiram ; à 29 ans, membre le plus jeune du Sénat de l'Ohio ; à 31 ans, général de brigade, châtié les rebelles sous le maréchal Humphrey, assiste Ruell à Quittsburg, siège de Corinthe, etc. ; à 32 ans, chef d'état-major de l'armée de Cumberland ; à 33 ans, membre de l'Assemblée législative des Etats-Unis comme successeur de Joshua R. Giddings ; à 48 ans, élu sénateur des Etats Unis après avoir fait partie de l'Assemblée législative pendant 15 années ; à 49 ans, candidat républicain élu à la présidence.

### Les fêtes de Calderon

Les fêtes qui ont eu lieu en Espagne et à Madrid, à l'occasion du bi-centenaire de Calderon, ont pris fin le 29 mai au soir. Depuis le 22 mai, les réjouissances n'avaient pas cessé :

Réunions, distributions de prix à l'Université, inauguration d'une exposition rétrospective, conférences littéraires, congrès d'architecture, discours, séances artistiques, anniversaire de la mort du célèbre poète (le 25) et service funèbre en son honneur, illuminations, cavalcades, et tous les soirs danses sur les places, dans les rues et les carrefours. Voilà qui s'appelle fêter une mémoire.

Le célèbre auteur dramatique Calderon la Barca, né à Madrid le 17 janvier 1600, y est mort le 26 mai 1681. On lui attribue cent vingt ouvrages dramatiques, et autant de pièces religieuses jouées dans les églises des villes espagnoles.

Un de ces meilleurs drames est la *Découverte de la Croix* ; viennent ensuite le *Médecin de son honneur* et la *Jalousie est le plus grand fléau*, œuvres très énergiques et très vigoureuses.

Les comédies de Calderon ont l'attrait de la fiction. Ses drames sont saisissants et parfois cruels, comme la vie.

### A PROPOS DE POESIE

La pièce de vers intitulé : *L'Aurore*, qui a paru dans le dernier numéro de L'OPINION PUBLIQUE, et signée " Antonio," renferme de belles pensées ; mais l'auteur de cette pièce semble ignorer les règles les plus élémentaires de la versification. C'est de la prose dévorée par les vers. On y trouve des chevilles, des hiatus, des enjambements, etc., à foison. " Antonio " devrait, dans son intérêt comme dans l'intérêt de notre littérature, étudier l'art poétique.

La versification, dit Emile Lefranc, est l'art, non pas seulement de faire les vers, mais de connaître la manière dont on les fait.

Sans malice,

J.-B. C.

Québec, juillet 1881.

— Le colonel W. H. Mills, de Washington, a fait cadeau au général Grant d'un morceau de ruban que Napoléon 1er portait avec sa croix de la Légion d'honneur. Cette relique avait été primitivement offerte, en 1832, au père du colonel Mills par Joseph Bonaparte.

### LA SAINT JEAN-BAPTISTE

Au point de vue politique,  
Le zèle sans patriotisme  
C'est la théorie sans pratique.

Ce n'est pas le zèle qui nous manque pour préparer l'éclat de nos fêtes nationales. Il semble que nous en avons tous les ans assez, pour qu'il en reste pour l'année suivante. Là n'est donc pas notre défaut, et il serait à souhaiter pour le bonheur de notre pays que nous avons tant l'air d'aimer, si l'on en juge par le mal que nous nous donnons pour célébrer dignement nos fêtes ; il serait à souhaiter que nous eussions l'esprit et le courage de mettre en pratique les principes que nous affichons au dehors, surtout le jour de la Saint-Jean-Baptiste, lorsque nous marchons ensemble en procession sous notre bannière traditionnelle. Nous voulons parler de cette bannière qui flotte dans les airs une fois tous les douze mois, que nous promenons par toutes les rues ce jour-là et dont le caractère devrait rester gravé dans notre cœur le reste de l'année. Vous la connaissez cette bannière qui porte l'inscription : " Nos institutions, notre langue et nos lois." Mais par malheur, la journée mémorable à peine est-elle passée que déjà nous reléguons dans l'oubli cette bannière, pour ne la reprendre que l'année suivante.

Une fois par année seulement nous marchons ensemble, lorsqu'il reste trois cent-soixante quatre jours que nous marchons les uns contre les autres. Ainsi, vous voyez que la balance est bien forte contre nous. Oui, trois cent soixante et quatre jours que nous marchons les uns contre les autres. Est-il étonnant après cela que l'on puisse vous dire qu'une telle conduite ait eu pour conséquence de retarder le développement de notre richesse nationale, dans notre pauvre pays. En effet, pauvre pays, nous l'avons maltraité, nous le maltraitons, et nous avons méconnu ce qu'étaient nous-mêmes que nous maltraitons. Aussi nous rend-il ce que nous lui avons fait, et nous l'avons fait ce qu'il est. Ne lui en faisons donc pas de reproches, à nous la faute puisque nous avons péché par ingratitude, par imprudence, par défaut de patriotisme et par défaut d'organisation envers lui. Enfin le pays nous rend précisément en fait de bonheur une proportion de bien-être égale à la somme de négligence dont nous sommes coupables envers lui. Tout est relatif dans le monde. N'en serait-il pas de même d'une association qui posséderait une vaste exploitation agricole sous son contrôle ? Ne faudrait-il pas que ses maîtres s'attendissent à un rendement en proportion du travail et du capital qu'ils y auraient placés ? Telles sont les espérances, les conséquences de la spéculation, de l'administration judicieuse de nos propres affaires.

C'est pourquoi, nous pourrions continuer ainsi à faire des processions tous les jours et cela ne servirait à rien, cela ne sauverait certainement pas le pays si nous fétions notre fête seulement dans le but de nous divertir, sans songer à mettre en pratique les théories, les principes que nous semblons unanimes à admettre au dehors, surtout le jour de la Saint-Jean-Baptiste.

Les nations comme les individus doivent avoir leur programme, et une fois qu'un programme est reconnu comme bon, il faut le poursuivre à outrance, il faut le suivre à la lettre avec toute la persévérance, le travail, le courage et le patriotisme dont nous sommes capables, non seulement à certaines époques de l'année, mais aussi sans relâche pendant les heures, les jours, les semaines, les mois et les années de notre vie.

L'emploi de notre temps, consacré ainsi collectivement au profit de notre pays, seconderait puissamment les efforts de ceux qui cherchent le bien du pays. Alors l'exemple d'un tel dévouement servirait à nos descendants, aux générations futures qui pourront continuer l'œuvre de prospérité à laquelle nous aurons contribué, de la sorte, dans la mesure de nos forces. Déjà, depuis bien des années, d'autres avant nous ont commencé la lutte ; mais,

jamais, à aucune époque de notre existence, avons-nous senti le besoin d'unir nos efforts pour donner notre concours à ceux qui ont entrepris de placer le pays au rang des nations les plus prospères.

Malheureusement, nous avons parmi nous des hommes qui occupent des positions qui les mettent dans la nécessité, pour les conserver de travailler dans une direction où leur intérêt personnel marche en sens contraire à l'intérêt général, et pour ces hommes rien de noble n'est possible ; ils ne croient pas même au patriotisme, parce qu'ils ont intérêt à ne pas admettre qu'un pareil sentiment puisse exister chez les autres ; leur égoïsme étouffe chez eux le sentiment de la nationalité que l'on méprise chez nous, dans notre pays, où l'on ne trouve rien de bon que ce qui se fait chez les autres ; ils sont même prêts à faire abnégation d'eux-mêmes, semblables à des gens qui, ayant perdu leur courage, veulent laisser aux autres la tâche de faire ce qu'ils devraient faire eux-mêmes ; comme si notre avenir n'était pas entre nos mains. Est-il donc raisonnable de croire que les nations se chargent de faire la prospérité de leurs voisins ? Non, certainement, une telle hypothèse serait absurde. A nous donc la grande tâche, attendu qu'il est plus noble, plus glorieux de compter sur nous mêmes que sur les autres.

Il ne se passe pas un seul jour dans l'année sans que chacun de nous ait l'occasion d'être utile à la cause nationale, de se montrer reconnaissant au pays qui le fait vivre. Et, ne soyons pas en peine d'en trouver l'occasion dans l'exécution de notre programme auquel tout bon Canadien peut apporter son contingent d'expérience, de travail, de patronage, de dévouement et de patriotisme, pour la plus grande gloire de nos institutions, de notre langue, de nos lois, de notre industrie, de notre commerce et de notre agriculture. Voilà le cadre du programme que nous devons envisager constamment. C'est dans l'exécution de ce programme que repose tout le secret de notre avenir et de notre prospérité nationale.

Ne semble-t-il pas à tout le monde que notre époque actuelle porte le caractère d'une réaction extraordinaire à laquelle nous pourrions donner le nom : " d'élan national," pour tout ce qui est canadien, dans la direction du progrès des lettres, des arts, des sciences, du commerce, de notre industrie et de notre agriculture ; en même temps que nous parlons avec enthousiasme, dans tous les coins du pays, de toutes ces grandes entreprises qui doivent placer un jour notre pays au rang des nations qui font aujourd'hui l'admiration du monde entier !

ARTHUR DESPOSSÉS.

Montreal, 1er juillet 1881.

— M. le comte de Comondo fils du riche banquier à Paris est à Montréal et loge à l'hôtel Windsor. Le baron de Mayrená, M. Hallgren et le Dr Coudrap l'accompagnent. Paris d'Europe en avril dernier, ils ont visité les principales villes de l'Amérique du Nord.

M. Girouard, M. P., les a accompagnés dans la visite qu'ils ont faite à Montréal de nos principaux établissements.

M. le comte a fait l'achat d'un traineau phaéton de M. Ledoux, rue St-Antoine, et de robes d'our gris de MM. Lanthier et Cie., rue Notre-Dame.

Nos distingués visiteurs sont enchantés du Canada.

M. le baron de Mayrená est le correspondant du *Figaro* et du *Monde Illustré*. Ses lettres ne pourront manquer d'être lues ici avec intérêt.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnus aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



M. LITTRÉ

MORT A PARIS LE 3 JUIN 1881

## SYMPATHIES D'OUTRE-MER

On lira avec intérêt l'article sympathique qui vient de paraître dans le *Courrier du Soir*, de Paris, à propos de l'incendie de Québec :

En 1608, un français nommé Samuel de Champlain, géographe et capitaine pour le roi en la marine, déjà à son second voyage au Canada, remonta le fleuve St Laurent et, choisissant un lieu à l'embouchure, y jeta les fondements de Québec. A la place de la petite bourgade à demi sauvage, où les colons français faisaient bon ménage avec les Algonquins, une ville florissante s'éleva par les soins de Samuel Champlain et devint la capitale de la Nouvelle-France.

En 1755, les hostilités éclatèrent de nouveau entre la France et sa vieille ennemie l'Angleterre. Malgré le courage de Montcalm, de Bougainville, de Vaudreuil, de Lévis, le Canada devint colonie anglaise.

Cette conquête ne se fit pas sans résistance : des luttes ardentes agitèrent longtemps le pays.

L'acte de Québec, la constitution de 1791, et le voisinage de la grande confédération américaine, contribuèrent à faire du Canada un des pays les plus libres du monde.

Cependant, malgré sa constitution et son gouvernement anglais, le Canada est toujours resté français. Il a conservé la langue de Montaigne, les actes de justice sont écrits en français et ses journaux, comme les lecteurs du *Courrier du Soir* s'en sont aperçus par de fréquents extraits, sont aussi français de cœur que de langage. La liberté empêche nos frères du Canada de se souvenir qu'ils sont devenus anglais.

Un sinistre affreux vient de désoler l'ancienne capitale de la Nouvelle-France.

Le feu a dévoré des quartiers entiers, où il a sans doute trouvé une proie facile dans les petites maisons de bois des ruelles des vieux quartiers : 648 maisons détruites, l'église St Jean en ruines, trois personnes brûlées, des pertes immenses ; tels sont les tristes résultats de ce sinistre.

Le *Courrier du Soir* n'est pas suspect de Don Quichottisme humanitaire. Il ne coupe pas ordinairement dans les souscriptions pour les inondés d'un Borysthène fantaisiste qui, du reste, n'attendent notre argent que pour mieux se moquer de notre humanité. Nous avons toujours pensé qu'avant d'organiser des quêtes et des exhibitions d'actrices au profit des petits Kroumirs, il fallait qu'il n'y eût plus un seul Français mourant de faim, une seule mère française obligée par la misère à abandonner son enfant.

Aujourd'hui, il ne s'agit plus d'une récolte de fleurs d'oranger compromise, ni de pauvres petits moutons d'Astrakan devenue la proie des débordements d'un fleuve nihiliste, mais bien des frères français, conservant là-bas, au milieu des grandes forêts américaines, les mœurs, la langue et le souvenir de la France.

Aussi, nous nous réunissons à ceux de nos confrères qui veulent venir en aide aux Français d'Amérique, nous prêterons à leur œuvre de bienfaisance notre concours le plus sympathique selon nos modestes ressources.

## LA COLONISATION

Il nous fait plaisir, dit le *Courrier du Canada*, d'avoir à constater les progrès que fait la colonisation dans le comté de Portneuf. Les nouvelles paroisses, les nouveaux centres de colonisation progressent rapidement, témoins les travaux qui viennent de commencer dans la paroisse Saint-Ubalde, comté de Portneuf.

Le 4 de ce mois, a eu lieu dans cette paroisse la bénédiction de la première pierre d'une jolie église. Cette église est en pierre, elle a 142 pieds de longueur sur 57 de largeur. Les travaux se font volontairement par les habitants de la paroisse, neuf maçons travaillent actuellement, et les habitants montrent une très-grande bonne volonté à les servir et à leur procurer toutes les choses nécessaires pour l'avancement de l'ouvrage. On espère

presque terminer la maçonnerie du carré de l'église cet été. Cette église sera probablement ouverte au culte l'année prochaine. La paroisse de St-Ubalde, n'a un curé que depuis 1871, le curé actuel. Elle a été grandement aidée par la société de colonisation du comté de Portneuf. Cette paroisse renferme environ 140 familles qui vivent assez à l'aise pour la plupart. La paroisse de St-Ubalde possède de bonnes terres, elle est érigée canoniquement et civilement, elle a ses écoles, ses marchands ses forgerons, ses menuisiers et des pouvoirs d'eau magnifiques, sur lesquels sont bâtis plusieurs moulins à farine et plusieurs scieries qui rendent beaucoup de services à la paroisse. Saint-Ubalde n'est pas non plus en arrière sous le rapport du progrès en agriculture ; on se rappelle que cette paroisse possède depuis près d'un an un cercle agricole très-florissant. Depuis l'arrivée d'un curé à Saint-Ubalde, il s'est formé en arrière de cette paroisse sur les bords de la rivière Bastican une nouvelle paroisse, grâce aux secours des sociétés de colonisation du comté de Portneuf et de Québec centre. Cette nouvelle paroisse est N.-D. des Anges de Montauban qui, elle aussi a son curé, le Rév. M. Causault, depuis près d'un an. Comme on le voit la colonisation a fait des progrès dans cette partie du comté de Portneuf.

## GUÉRISON MIRACULEUSE

Sainte-Anne vient encore de donner une nouvelle preuve de sa puissance. Au nombre des passagers qui sont allés, samedi, 2 juillet, en pèlerinage, à bord du vapeur *Canada*, à Sainte-Anne de Beauport, se trouvait M. F.-X. Moisan, marchand de nouveautés de cette ville, et son jeune garçon âgé de dix ans et demi. Ce dernier était infirme par suite d'un dépôt de fièvre dans la hanche et la jambe droite qui était tellement faible qu'elle ne pouvait supporter le poids du corps. De plus la force du mal ayant fait sortir l'os de la hanche de son articulation, le membre attaqué se trouvait être quatre pouces plus court que l'autre. De fait l'enfant ne pouvait marcher qu'avec le secours d'une béquille et c'est ainsi qu'il accomplit le voyage pour se rendre au sanctuaire vénéré.

Dimanche, le 3 de ce mois, il assista à la messe qui fut chantée dans l'église de Sainte-Anne et reçut la sainte communion. Il déclara plus tard qu'à ce moment solennel, il ressentit une chaleur inusitée dans la partie malade de son corps et entendit comme un craquement. Quelques instants plus tard il retournait à bord du vapeur, mais, au moment d'embarquer, sa béquille tomba à l'eau, et à la stupefaction de tout le monde il se mit à marcher seul et sans aucun appui, ce qu'il n'avait pas fait depuis le mois de décembre dernier.

MM. les abbés Martineau et Vacher qui accompagnaient les pèlerins firent de suite chanter un *Te Deum* et des cantiques en actions de grâces pour remercier la bonne sainte Anne du nouveau miracle qu'elle venait d'accomplir.

Au nombre des personnes qui ont été témoins de cette guérison miraculeuse se trouvaient M. de Montigny, recorder de Montréal, M. Paradis, chef de police et tous ceux qui ont pris part au pèlerinage et au milieu desquels le jeune garçon guéri a circulé pendant tout le voyage de retour. Il débarqua le 4 au matin et se rendit du quai de la compagnie de Richelieu au magasin de son père sans le secours de personne.

Quand un homme vient en ville, qu'il fait ce qu'il peut pour rapporter à la maison tout le nécessaire, qu'il a à peine dépensé un sou pour s'acheter une pipe, et qu'il trouve en arrivant une femme de mauvaise humeur qui l'accable de reproches, il a raison de trouver cela désagréable. Mais, quand un homme retourne chez lui avec plus de boisson dans la tête que d'argent dans ses poches, c'est à la femme à trouver cela désagréable.

## L'ATTENTAT CONTRE LE PRÉSIDENT GARFIELD

Le président Garfield avait projeté depuis quelques jours un voyage de plaisir dans la Nouvelle-Angleterre, et il avait fixé au 2 juillet la date de son départ pour Long Branch où il devait d'abord rejoindre Mme Garfield. Ce jour-là, vers 9 h 10 m. du matin, il se trouvait avec le secrétaire d'Etat, M. Blaine, dans la salle des dames de la gare du chemin de fer Baltimore and Potomac, attendant le départ du train pour Long Branch, quand un homme s'est approché de M. Garfield, par derrière, et s'arrêtant à 18 pouces de lui environ, lui a tiré deux coups de pistolet.

La première balle a pénétré au-dessus des reins, du côté gauche, et comme le président se retournait, le second projectile l'a frappé au-devant de l'épaule pour ressortir par l'omoplate. En même temps, l'inconnu a crié : " Je suis un stalwart ! Il fallait que ce fût fait. Maintenant, Arthur sera président."

M. Benson, ex-chef du service secret, qui était à quelques pas du meurtrier, s'est élancé sur lui et lui a enlevé son revolver au moment où il le relevait, à ce qu'on suppose pour tirer sur M. Blaine. Le meurtrier, immédiatement terrassé par les personnes présentes, a été enlevé par la police et conduit au pas de course dans la prison du district, pour prévenir son exécution sommaire.

Le président, relevé par ses amis, a été porté dans un bureau au 1er étage de la gare et étendu sur un sofa.

L'arme employée par l'assassin est un revolver californien d'un très fort calibre, du type dit *Bull-dog*. Trois coups étaient encore chargés quand M. Benson le lui a arraché des mains.

Le policeman Kearney, qui a essayé le premier d'arrêter le meurtrier, fait la relation suivante :

" Guiteau est arrivé à la gare environ une demi-heure avant le président ; il semblait très agité, mais je n'ai pas cru devoir le surveiller spécialement avant de l'avoir entendu demander à un voiturier stationnant devant la gare s'il pourrait l'emmener très rapidement en cas de besoin. Cette demande m'a semblé singulière, mais en cet instant j'ai vu approcher la voiture du président et j'ai dû m'occuper de ceux qu'elle amenait, comme j'en avais l'ordre. Elle s'est arrêtée à l'entrée de B street. Le président et le secrétaire Blaine sont entrés ensemble dans la gare. Le président m'a demandé combien il y avait de temps avant le départ du train. J'ai regardé ma montre ; c'était 9 heures 20 minutes, et j'ai répondu qu'il y avait encore dix minutes. Au même moment j'ai entendu un coup de pistolet, et me retournant j'ai vu l'homme que j'avais remarqué auparavant, debout à une dizaine de pieds, sous la porte principale de la salle d'attente, et ajustant un pistolet appuyé en travers de son bras gauche. Avant que je pusse dire un mot il a tiré une seconde fois et il a couru dans la rue, passant entre le président et le secrétaire d'un côté et moi de l'autre. Le président est tombé devant moi, disant quelque chose que je n'ai pas compris, et le secrétaire Blaine, l'air terrifié, s'est approché de lui, criant : " Mon Dieu ! Il a été assassiné. Que signifie ceci ? " " Au nom de Dieu, homme, ai-je dit au meurtrier, pourquoi avez-vous tiré sur le président ? "

Nous rapportons ici un entretien entre un reporter et un témoin de l'attentat, M. Simon Camacho, ministre du Venezuela à Washington :

— Je suis allé vers les 9 heures, a dit le ministre, à la gare du Baltimore and Potomac, et je me suis arrêté devant la porte de B street pour attendre la famille du général Blake, que je devais accompagner à New-York. A huit heures et quart, le président Garfield et le secrétaire Blaine sont arrivés, et leur voiture arrêtée, ils ne sont pas descendus tout de suite, mais ils ont continué à causer, apparemment de très bonne humeur. Quand la cloche a annoncé que le train allait partir, je suis entré dans la gare pour prendre ma place,

voyant que les personnes que j'attendais ne viendraient pas.

Le reporter. — Où étiez-vous quand les coups de feu ont été tirés ?

M. Camacho. — J'étais tout près de la porte séparant la salle d'attente des dames de la salle publique quand j'ai entendu des pas précipités, et aussitôt après la détonation d'un pistolet. Je me suis retourné aussitôt, et j'ai vu un homme tirer une seconde fois dans le dos du président Garfield. Le second coup a suivi le premier de très près.

Reporter. — Que faisait le président en cet instant ?

M. Camacho. — Il entrait avec M. Blaine par la porte devant laquelle je me trouvais. Il y a une porte presque semblable à l'autre extrémité du bâtiment allant dans cette direction. Au second coup il s'est affaissé, ses genoux ont semblé se dérober sous lui, et, se penchant un peu à droite, il est tombé le visage sur le plancher. Il n'a pas dit un mot, et je ne l'ai pas entendu pousser un cri.

Reporter. — Qu'a fait M. Blaine ?

M. Camacho. — Au premier coup il s'est éloigné instinctivement, mais au bout d'une demi-minute, il est revenu à l'aide du président.

Reporter. — Les deux coups ont-ils été tirés dans le dos du président ?

M. Camacho. — Non. Le premier a été tiré dans son flanc droit, et le second dans son dos.

Reporter. — L'assassin a-t-il été arrêté immédiatement ?

M. Camacho. — Non ; il s'est élancé vers la porte de B street et, au même moment, j'ai couru pour l'intercepter. Il tenait le pistolet dans sa main droite, mais je savais qu'un individu acharné à tuer un homme n'est pas disposé à attaquer un tiers, et dans tous les cas j'étais résolu à affronter les conséquences. J'aurais pu courir droit sur lui sans le calorifère, qui était au milieu de la salle, et dont il m'a fallu faire le tour. Voyant qu'il serait pris à la porte, il s'est retourné et élancé vers la porte opposée. C'est ainsi qu'il m'a échappé et qu'il a atteint la cour, où il a été arrêté par plusieurs hommes. Aussitôt, on a entendu les cris : " Lynch ! lynch ! lynch ! " Il y a eu là un terrible moment.

Reporter. — A quoi ressemblait l'assassin ?

M. Camacho. — Il était pâle, brûlé par le soleil, petit, replet, et il m'a fait l'effet d'un homme vigoureux. Il semblait être en colère et plein de détermination. Rien chez lui ne dénotait l'aliéné. Il avait l'air d'un homme venu là prêt et déterminé, et qui a accompli son terrible dessein.

Reporter. — Vous dites qu'au premier coup M. Blaine a fait un mouvement pour se sauver ?

M. Camacho. — Au premier moment il a sauté vers la porte, mais il est immédiatement revenu à l'aide du président.

Reporter. — Aurait-il pu le sauver ?

M. Camacho. — Non ; les coups de pistolet ont été trop rapides et inattendus. J'aurais pu faire quelque chose sans le calorifère, qui était entre l'assassin et moi. Les choses étant comme elles étaient, toutes les personnes présentes étaient impuissantes.

Reporter. — Qu'étaient devenus les secrétaires Lincoln et Hunt ?

M. Camacho. — Quand on a apporté un matelas pour le président, je l'ai vu entrer de la grande salle dans le salon des dames.

Reporter. — Avez-vous dit à quelqu'un ce dont vous avez été témoin.

M. Camacho. — Oui. Comme le secrétaire Blaine marchait vers le président tombé, je lui ai dit : monsieur le secrétaire, j'ai tout vu.

Une autre personne, accouru au bruit des détonations, s'exprime ainsi :

" M'étant approché de deux mètres environ, j'ai vu le président étendu sur un matelas qu'on s'était hâté d'apporter de la chambre d'un employé. Il y avait une trentaine de personnes autour de lui, dont beaucoup de femmes. Le secrétaire Blaine lui tenait une main, et M. James, directeur de la poste, aidait à l'assiseoir. Son visage avait une pâleur mortelle, et il

avait l'air à la fois surpris, souffrant et désespéré. Il vomissait et semblait ne pas être maître de lui. On lui avait enlevé son paletot et son gilet, et desserré son pantalon.

Les matières vomies s'étaient répandues sur le devant de sa chemise, plus bas que sa ceinture, de manière à faire croire que la balle lui avait perforé les intestins. A son côté était son fils, âgé de 16 ans, entièrement hors de lui, se tordant les mains et pleurant. Le secrétaire Hunt et le fils du colonel Rockwell s'efforçaient de le consoler. Dix minutes après, par ordre du secrétaire Blaine, ble lessé a été porté dans une salle bien aérée de l'étage supérieur. Au bout d'une demi-heure, il a été redescendu, placé dans une ambulance et conduit à la Maison Blanche.

#### RENSEIGNEMENTS SUR GUTEAU

Malgré la rigueur de ses ordres, un autre correspondant du *Herald* a trouvé moyen d'avoir un court entretien avec Guiteau. Sautant à bas de son lit et appuyant la tête aux barreaux, le prisonnier a demandé :

— Comment va le président ?

Informé qu'il souffrait beaucoup, il a repris :

— J'en suis très peiné ; je regrette de ne pas lui avoir envoyé une balle de plus dans le corps, ce qui aurait terminé ses souffrances.

— Quel a été votre mobile ?

— Il y a six semaines que je méditais cet acte, et je l'ai accompli par une inspiration divine. J'ai agi dans un but politique et par patriotisme. J'étais allé à la gare pour exécuter mon dessein, il y a deux semaines, quand le président est allé à Long Branch, mais il est venu donnant la main à Mme Garfield, et elle semblait si délicate, que le cœur m'a manqué.

— Quelqu'un est-il mêlé à cette affaire ?

— Non ; je l'ai conçue et exécuté moi-même. J'en suis seul responsable. Personne sur la terre ne le savait. Je regardais comme une nécessité politique d'écarter Garfield, pour sauver le parti républicain. Je n'en voulais pas personnellement au président, et j'avais contribué à l'élire.

— Ne craignez-vous pas un châtement ?

— Nullement. J'ai agi pour le bien du parti républicain et du pays. Je ne doute pas que je serai relaxé. Je suis un stalwart des stalwarts. Je connais fort bien le vice-président Arthur et le gén. Grant.

A une question touchant l'état de ses facultés mentales, il a répondu :

— J'ai eu autrefois deux cousins dans un asile d'aliénés. Mes seuls autres parents vivants sont une sœur à Chicago et un frère à Boston.

— Avez-vous pensé vous poser en martyr ?

— Je n'ai pas eu cette idée. Je savais qu'il était nécessaire que quelqu'un supprimât Garfield, et j'ai décidé d'être ce quelqu'un pour sauver le parti et le pays. Je suis véritablement fâché que cet acte l'ait tant fait souffrir, mais je ne connaissais pas d'autre moyen qu'une balle pour délivrer le parti républicain de sa personne. Mon seul motif était d'avoir un stalwart pour président.

— Avez-vous bien reposé ?

— J'ai eu du repos pour la première fois depuis six semaines. Cette idée m'obsédait l'esprit et m'empêchait de dormir. Maintenant que c'est fait, mon seul désir est qu'il ne guérisse pas, ce qui rendrait mon acte inutile. S'il meurt, j'aurai l'esprit tranquille, et je n'ai nulle crainte des conséquences.

#### L'OPINION DE M. BLAINE

Un correspondant a eu l'entretien suivant avec M. Blaine :

— Quelle est votre opinion de toute cette affaire ?

— Que ce Guiteau est certainement un fou.

— L'avez-vous vu quelquefois au département d'Etat ?

— Très souvent. En avril, époque de l'apogée de la chasse aux places, il était presque journellement au département d'Etat. Il avait les prétentions les plus extraordinaires. Il voulait être ministre,

mais finalement il a fixé son dévolu sur le consulat de Paris. Sur ce sujet il était fou, ou du moins il m'en faisait l'effet.

— Que lui disiez-vous ?

— Que sa nomination à un emploi quelconque était impossible.

— D'où est-il ?

— Il est natif de Freeport, Illinois. C'est simplement un solliciteur de places déshonorées ; il s'imaginait avoir de grands titres, et il était convaincu que le parti lui devait un poste important. J'ai lu une dépêche très injuste pour moi. Le secrétaire d'Etat est représenté comme ayant dit qu'il ignorait s'il y avait un complot ou non. Un complot suppose une conspiration. Je désire, a ajouté M. Blaine, les yeux brillant d'indignation, que vous démentiez ceci dans les termes les plus formels. C'est absolument faux. Une semblable idée ne m'est jamais venue à La situation est assez grave pour n'y pas ajouter de complications, je devrais dire d'horreurs.

#### LE MEURTRE DE ST-VINCENT DE PAUL

Le coroner a eu toutes les peines du monde à faire parler les prisonniers qui auraient pu donner des renseignements sur le meurtre de Salter. On se rappelle que Salter a été tué par son compagnon de prison d'un coup de couteau.

Louis Thibault a vu donner le coup de couteau. Il lui a semblé à ce moment là que c'était un simple coup de poing ou une poussée, et ce n'est qu'après avoir vu le sang et avoir remarqué le couteau dans la main du meurtrier, qu'il a compris ce qui s'était passé. Il déclare que le détenu le plus près du défunt à ce moment là, et qui avait dû voir tout ce qui s'est passé, lui était inconnu de nom, mais qu'il pourrait l'identifier (ici plusieurs détenus sont amenés, et le témoin déclare que celui qui dit se nommer James Simpson est le détenu en question). Le témoin dit qu'il a donné son témoignage volontairement, mais il demande qu'il n'en soit pas parlé si possible, car il a été averti que s'il disait ce qu'il savait, il pourrait bien en souffrir.

Le détenu Simpson identifié par Thibault avait déjà été examiné et avait déclaré n'avoir rien vu du coup de couteau ; rappelé de nouveau, il dit persister dans sa déposition première et ne veut rien dire de plus.

Des deux détenus juifs Jacob Miller et Leo Nehmer, l'un était dans la bibliothèque, attaché à la chapelle protestante, et l'autre au milieu de l'escalier lorsque le coup a été donné, tous deux ont vu le prisonnier tenant le couteau à la main, ils ont aidé à transporter le blessé à l'hôpital, mais ils n'ont pas vu frapper le coup. Nehmer a vu passer le prisonnier à côté de lui dans l'escalier, il ne semblait pas du tout excité et était au contraire très calme.

Ces deux derniers témoins, avant de donner leur déposition, ont demandé en grâce de les en dispenser, vu qu'ils y jouaient leur vie ; l'un d'eux avait été menacé verbalement, et l'autre (Nehmer) avait reçu une note de J. Williams, un détenu, voleur de profession, lui disant que s'il témoignait il ferait mieux de ne plus reparaitre parmi les autres détenus, car il lui serait fait un mauvais parti.

Il a remis cette note au préfet. Ce n'est qu'après leur avoir assuré qu'ils auraient toute la protection nécessaire qu'ils se sont décidés à donner leur témoignage. Cinq autres détenus, Chester, Rowe, McFaul, Lynch et Joly soutiennent qu'ils n'ont rien vu de cette affaire, mais ils sont prêts à jurer que le prisonnier est fou, et ils donnent des raisons majeures, à leur point de vue, à l'appui de leur dire. A l'un, le prisonnier aurait demandé la faveur de lui casser la tête avec son marteau.

A un autre, il aurait demandé de lui donner de l'acide, dont il se servait pour nettoyer des cuivres, dans le but de s'empoisonner. Un autre déclare qu'il croit le prisonnier fou parce qu'il l'aurait vu mâcher un morceau de bois sale et d'autres

raisons dans le même genre. Il y a encore d'autres témoignages du même calibre à entendre. Louis Lafrance, détenu, aurait dit à Thibeault que la raison pour laquelle le défunt a été poignardé, est que celui-ci aurait dévoilé le projet d'évasion du 27 juin, mais, mis sous serment, il déclare n'avoir jamais dit telle chose. Il est évident, d'après les témoignages entendus jusqu'à présent, que détenus et gardes craignent de donner leur dépositions. Ils hésitent, se reprennent et finissent par dire qu'ils n'ont rien vu ni entendu.

#### EXISTENCE DE DIEU

Une croyance, par cela seul qu'elle est universellement admise, mériterait d'attirer l'attention la plus sérieuse, quand même elle semblerait ne répondre à aucun intérêt scientifique, social, moral ou religieux.

Il serait difficile, en effet de concevoir que, si cette croyance est nécessaire, si elle s'est propagée et affirmée dans toutes les intelligences, ce soit effet de pur hasard, caprice de l'imagination.

La philosophie, qui cherche à rendre compte des choses, serait donc amenée à en étudier de plus près la nature, les caractères et l'origine.

A plus forte raison en sera-t-il de même si l'on aperçoit tout d'abord qu'elle a, dans l'ordre des idées, des sentiments et des actes, dans la science, dans la foi et dans la vie, des conséquences d'une extrême importance.

C'est sous ce jour que s'offre à nous la croyance à l'existence de Dieu.

En faisant abstraction des formes extrêmement variées, et il faut le dire, très inégalement pures, sous lesquelles l'idée du divin se manifeste dans l'humanité, depuis le plus grossier fétichisme jusqu'au spiritualisme le plus irréprochable, on voit que cette idée a prévalu de tout temps, et qu'elle est de tous les pays.

Cette vérité même, dont les sceptiques font un argument contre elle, prouve l'intérêt qui s'y attache ; les erreurs et les superstitions qui viennent se superposer à un fond de vérité, doivent être considérées comme des éléments que la réflexion inexpérimentée ou trop aventureuse ajoute à une conception spontanée et parfaitement légitime.

Cela admis, et il nous paraît difficile de ne pas l'admettre, on ne saurait nier l'influence considérable que la croyance à l'existence de Dieu exerce sur les esprits, sur les sentiments, sur les mœurs, sur les institutions, etc.

La croyance à l'existence de Dieu transforme et illumine la science ; non pas en mettant partout le surnaturel, et en faisant intervenir à tout propos la divinité ; mais en lui attribuant exclusivement la première impulsion, l'initiative des grandes et admirables lois qui régissent le monde ; elle montre à l'homme le but suprême de ses actions, l'aide à comprendre sa destinée, et donne à la morale une sanction puissante ; elle inspire la crainte au méchant, la confiance et l'espoir au bon, qu'elle console dans les épreuves de la vie ; elle contribue à faire régner dans les codes et dans les institutions, aussi bien que dans les mœurs, la justice et l'humanité ; les beaux-arts eux-mêmes s'en inspirent, et il est tel d'entre eux, l'architecture, qui a toujours trouvé, dans la manifestation de l'idée religieuse, l'inspiration de ses plus fameux chefs-d'œuvre.

J BRIBARRE.

Plus une nation renferme d'ânes, plus elle est exposée à recevoir des coups de bâton.

L'expérience est comme l'étoile polaire ; elle ne guide l'homme que la nuit et ne se lève que lorsqu'il va se coucher.

C'est une chose étrange qu'on ne puisse parler des femmes avec une juste modération ; on en dit toujours trop ou trop peu ; on ne parle pas assez des femmes vertueuses, et l'on parle trop de celles qui ne le sont pas.

#### LA FIN DU MONDE.

D'après Leonardo Aretino, prophète italien du quatorzième siècle, c'est le 15 novembre prochain que la chose doit arriver. Cette catastrophe mettra quinze jours à s'accomplir : voici exactement de quelle façon les choses se passeront :

- 1er jour La mer inondera les rivages.
- 2 — L'eau pénétrera dans le sol.
- 3 — Mort de tous les poissons de rivières (Donc, à partir de ce jour-là, plus de fritures.)
- 4 — Mort de tous les animaux marins.
- 5 — Mort de tous les oiseaux.
- 6 — Eroulement de toutes maisons.
- 7 — Eboulement de tous les rochers.
- 8 — Tremblement de terre général.
- 9 — Eboulement de toutes les montagnes.
- 10 — Tous les hommes deviendront muet (Diable ! et les femmes ?)
- 11 — S'ouvriront tous les tombeaux.
- 12 — Pluie d'étoiles.
- 13 — Mort de tous les hommes et de toutes les femmes.
- 14 — Destruction du ciel et de la terre par le feu.
- 15 — Résurrection générale et dernier jugement.

Nous n'aurons donc, en mourant le 13 novembre, que deux jours à attendre le jugement dernier, et nous pourrons encore assister à la pluie des étoiles qui auront lieu la veille de notre mort.

#### DANS UN BARIL

Un gentleman, élégant, cheminait, rue d'Youville en compagnie de deux compagnes de deux jeunes demoiselles de notre meilleur monde. Tous trois allaient faire une visite rue d'Aiguillon, Québec.

Dans la rue Youville, le long du trottoir, attendait un sommeillant un tantinet un cheval attelé à une grande voiture à haridelles, qui sert à transporter les barils de farine vides. Dans une cour à côté un homme lançait par-dessus la clôture des barils vides qu'un autre homme recevait et rangeait en ordre dans le véhicule.

La rue d'Youville est courte et assez étroite comme la plupart des rues de Québec.

Il s'ensuit que le trottoir est aussi très étroit, et se compose de deux matras juxtaposés.

Devant l'exiguïté de l'espace, il n'y a qu'un parti à prendre quand on est plusieurs : c'est de marcher à la queue leu-leue.

Le gentleman et les demoiselles, qui marchaient en colonne, rompirent les rangs et se mirent de file. Le gentleman fermait la marche. Mais qui l'aurait imaginé ?

On vit tout à coup un baril se balancer dans les airs, puis retourner sur lui-même et, illustrant la loi de Newton sur la gravité des corps, descendre avec précipitation sur le trottoir.

Au même instant, le gentleman constata que sur les deux dames qu'il escortait, il lui en manquait une. Stupéfait de cette disparition, il allait se mettre en frais d'investigation, lorsqu'il découvrit que le baril en touchant la terre, avait pris un corps humain, et de matière brute et inerte qu'il était, s'était animé. Il le vit s'agiter immodérément, tout comme s'il eut été possédé par un esprit, et encore l'un des plus rétifs de l'autre monde. Du coup les médiums passer et présents, les tables tournantes lui traversèrent l'imagination. Il allait donner l'alarme, lorsque le baril non content de se livrer à des transports violents et passionnés, se mit à faire entendre des gémissements sourds, puis des cris de détresse.

Du coup, il eut la clef du mystère de la disparition de la jeune demoiselle. Il prit son courage à deux mains, puis le baril, et en dernier lieu la jeune fille, qui ne crut pas devoir mieux faire que de s'évanouir en sortant, chrysalide de nouveau genre, de sa prison étrange.

Quelques lotions d'eau fraîche lui firent reprendre ses sens et son teint quelque peu enfariné.



PRÉSIDENT GARFIELD



LE PREMIER CHAR ÉLECTRIQUE À BERLIN



EXPÉDITION DE TUNISIE. — 14 mai. — Marche du colonel Cailliot par le défilé du Djebel-Métir

sur la vallée de l'Oued-Métir. — Le 1<sup>er</sup> tirailleurs franchissant les abattis d'arbres dans le ravin de l'Oued-Elil (rivière de la Nuit).

## BELLA

SONNET

C'est une femme blonde, au maintien orgueilleux,  
Un type charmant, qu'eût admiré Véronèse :  
D'enivrantes langueurs voilent ses grands yeux  
[bleus,  
Et sa joue en fleur a l'incarnat de la fraise.

L'inspiration brille à son front gracieux ;  
Quand elle me sourit, je me sens frémir d'aise :  
Sa voix a des douceurs qui font songer aux cieus,  
Et son cœur de poète est chaud comme la braise.

Elle aime à cultiver la musique et les vers,  
A rêver sous le dais des grands feuillages verts,  
A contempler les flots que le vent des mers  
[frange.

Je l'ai connue, un soir, dans son salon doré...  
Et, depuis ce temps-là, cette femme aux traits  
[d'ange  
Verse un baume odorant sur mon cœur ulcéré.

W. CHAPMAN.

## LE TREFLE

## LÉGENDE IRLANDAISE

C'était un rude chef que "l'ardriag" ou prince  
O'Mahoreg, une rude tribu que le seph de Port-  
Rush à laquelle il commandait.

Pillard et batailleur, féroce et païen forcené,  
le redoutable "ardriag" ne rêvait que combats,  
rapines, voluptés grossières et sacrifices hu-  
mans.

Grand, disent les chroniques du temps,  
comme un jeune pin, et robuste comme un vieux  
chêne, le géant faisait peser la terreur sur toutes  
les tribus voisines.

Rien que son aspect suffisait pour inspirer  
l'effroi ; ses moustaches rousses et hérissées, sa  
longue barbe inculte aux reflets ardents, ses  
cheveux relevés en touffe au sommet du front,  
son manteau et sa casaque de peaux de mouton  
noir, ses longues chausses en cuir jaune, son  
haut bonnet conique d'où pendait sur ses épaules  
une queue de cheval, et par-dessus tout le  
sombre éclat de ses yeux d'un vert phosphores-  
cent, donnaient à toute sa personne un aspect  
terrible.

Toujours prêt à la guerre, soit qu'assis sur la  
Pierre noire du sacrifice, il promenait son regard  
de lynx sur l'Océan, épiant les voiles qui pas-  
saient dans le voisinage, soit qu'étendu dans  
son repaire sur une peau de bœuf, il mit son  
blasier à se gorger de viandes saignantes ou à  
boire à longs traits l'hydromel enivrante dans une  
corne de rhinocéros portant une inscription ma-  
gique tracée par le "cerwid" en caractères mys-  
térieux, jamais il ne se séparait de ses armes.  
Ses javelots et son bouclier d'osier étaient à  
portée de sa main, une hache pendait à sa cein-  
ture, et sa main s'appuyait sur son "skein" ap-  
pliqué sur sa cuisse.

Aucun chef n'osait se mesurer avec lui ; telle  
était sa force que, d'une main, il arrêta un  
taureau en le saisissant par la corne, et qu'il  
étouffait entre ses cuisses un cheval indompté.

Terrible sur terre dans les combats, où son  
javelot perçait les boucliers revêtus de sept cuirs  
d'acier et sa hache faisait voler au loin les  
bras et les têtes, il était plus terrible encore  
quand, à travers les vagues hurlantes, il faisait  
bondir à travers des bouillonnements d'écume son  
boat de guerre armé d'un éperon d'airain et dont la  
poupe relevée, peinte en vert et en rouge, re-  
présentait un monstre marin dévorant un en-  
fant.

Malheur aux vaisseaux qui osaient l'attendre  
ou qui, leurs voiles gonflées par le vent, ne fuy-  
aient pas assez vite ! L'éperon ouvrait dans leurs  
flancs une large blessure ; avec un hurlement  
qui dominait le tumulte des vagues, O'Mahoreg  
s'élançait dans le navire abordé, le sang rougis-  
sait le pont, les cadavres s'entassaient sur les  
cadavres, puis le pillage suivait le massacre :  
marchands et prisonniers passaient dans le  
"boat" du forban ; le vaisseau, abandonné à  
lui-même, sombrait sous le linceul bleu de l'O-  
céan ; les captifs, chargés du butin de leurs  
vainqueurs, montaient la côte escarpée condui-  
sant au "rath," pour y subir un long esclavage,  
et le lendemain le sang de l'un de ces malheu-  
reux désigné par le sort rougissait, au sommet  
de la montagne, la pierre noire du sacrifice.

Au nombre des premiers esclaves enlevés par  
le hardi pirate, il en était un de la perte duquel  
il ne pouvait se consoler, un pour lequel il eût  
donné et ses haches les plus belles en basalte  
poli, et son manteau de peaux de renard, et son  
palais, et la moitié de son "rath," et son  
"boat" effilé à l'éperon d'airain.

Parfois, la nuit, il le voyait en songe, et alors  
il s'éveillait, se frappant la poitrine et rugissant  
comme un tigre blessé.

Parfois, dans la profondeur des bois, il lui  
semblait l'apercevoir passer comme un fantôme,  
et alors, oubliant la bête fauve qu'il poursuivait  
l'épieu à la main, il se lançait sur les traces de  
cette apparition, déchirait ses habits et ensan-  
glantait ses mains dans les halliers pour s'em-  
parer de cette ombre insaisissable.

Parfois, du haut du "kairu," son œil croyait  
distinguer sur les flots une barque conduite par

un blond jeune homme aux yeux bleus et au re-  
gard inspiré, dont la voix commandait aux flots,  
et alors il se ruait vers le rivage, sautait dans  
son "boat," et, se courbant sur les rames, épui-  
sait ses forces pour atteindre l'esquif imagi-  
naire.

Puis, la nuit venue, il rentrait sombre et  
muet, et ses guerriers s'écartaient avec crainte,  
redoutant les effets de sa fureur malade dont  
plusieurs de leurs compagnons avaient éprouvé  
les terribles effets.

Femmes et enfants se cachaient tremblants  
dans leurs cabanes, en répétant tout bas :  
— "L'ardriag" a vu Patrick.

Et lui, rentrant dans son palais, éparpillant  
sur le sol les lingots d'or entassés dans son trésor,  
les foulait aux pieds et maudissait les dieux  
qui l'avaient poussé à accepter la rançon de cet  
esclave dont le nom seul allumait sa fureur.

Qui donc était Patrick ?  
Alors qu'O'Mahoreg l'avait enlevé dans une  
barque chassée par la tempête sur les rivages du  
sauvage comté d'Antrim, c'était un tout jeune  
homme, âgé de seize ans à peine et né sur les  
côtes de France, dans la ville de Boulogne, de  
parents chrétiens, justes et craignant Dieu.

Pauvre, mais illustre, sa famille était alliée  
par le sang au grand saint Martin, évêque de  
Tours, au pays des Francs. Des signes d'en-  
haut avaient désigné l'enfant dès son berceau  
comme un de ses êtres favorisés sur lesquels le  
ciel répand ses grâces avec une merveilleuse  
abondance.

Martin avait béni en lui un futur apôtre, et  
ses premières années s'étaient écoulées dans la  
pratique de toutes les vertus.

Pourquoi le féroce "ardriag" avait-il épar-  
gné, seul de tous ses compagnons, cet adoles-  
cent si frêle, sans autre cuirasse qu'une blanche  
robe de lin, et qui, debout à la poupe de son es-  
quif, au lieu de se défendre, chantait des paroles  
mystérieuses dans une langue inconnue ?

Pourquoi ne lui avait-il pas plongé dans la  
poitrine son "skein" rougi et fumant ? O'Ma-  
horeg ne le comprenait pas lui-même ; un bras  
invisible avait arrêté sa main déjà levée, et au  
lieu d'immoler Patrick à sa fureur il l'avait con-  
duit à son "rath," avait fait raser les longs che-  
veux qui, en cascade d'or, tombaient sur ses  
épaules, et l'avait envoyé garder ses troupeaux  
comme esclave sur les pentes gazonnées du pla-  
teau, à la lisière des grands bois et des marais  
tourbeux étendus au pied de la montagne.

Pendant trois années, l'étranger avait, sans  
peu pleindre, rempli tous les devoirs de sa misé-  
rable condition.

Sous sa conduite, les troupeaux prospéraient  
d'une manière merveilleuse ; jamais il ne leur  
arrivait malheur ; les maladies semblaient s'en  
écarter ; les loups dévorants, loin de les atta-  
quer, paraissaient les fuir.

Et cependant, le gardien ne s'entourait pas  
de chiens féroces : on ne le voyait jamais armé  
de l'épieu durci au feu ; sa main était inhabile  
à manier la fronde.

Il priait, recueilli en lui-même, et causant  
avec Dieu dans la solitude ; jamais il ne se mê-  
lait aux joies tumultueuses de ses compagnons  
pendant les jours de fête ; jamais il n'avait  
trempé sa lèvres à la coupe pleine d'hydromel,  
cette liqueur pétillante d'où naît l'ivresse.

Sérieux et doux, il écoutait, tâchant de com-  
prendre la rude langue des habitants de la verte  
Hibernie ; ou bien, les yeux fixés sur les ins-  
criptions hiéroglyphiques en signes "Ogham," il  
s'efforçait de déchiffrer le sens caché de ces mys-  
térieux caractères.

Un jour vint où il put facilement s'exprimer  
en irlandais, et les guerriers du "seph" furent  
tous étonnés de l'éloquence pleine de force avec  
laquelle il parlait d'une religion inconnue.

Quelques mois s'écoulèrent encore ; un matin,  
au lieu de partir pour la forêt, le berger demeura  
debout et tête nue devant la porte du palais ;  
d'une main, il tenait une motte de terre, et de  
l'autre un oiseau dont les ailes étaient attachées.

Quand O'Mahoreg sortit, il le vit dans cette  
position et dit :

— Que demande mon esclave ?  
— Seigneur puissant et redouté, ton humble  
serviteur ose se présenter devant toi pour im-  
plorer sa liberté.

— Et quelle somme d'or ou d'argent me pro-  
poses-tu pour ta rançon ? s'écria O'Mahoreg mis  
en belle humeur par l'impudence de ce misé-  
rable porcher couvert de haillons, et si pauvre  
que souvent, pour assouvir la faim qui le dévorait,  
il s'était vu obligé à ramasser les glands  
sous les chênes et à les disputer à son ignoble  
bétail.

Toutefois, au lieu de s'enfuir en rougissant de  
confusion, le jeune étranger demeura à la même  
place en répondant :

— Que mon seigneur fixe lui-même le prix  
auquel il m'estime ; je m'en rapporte à sa ma-  
gnanimité.

Cette fois "l'ardriag," qui amusait une aussi  
grande stupidité, partit d'un éclat de rire, et  
prenant sa barbe à deux mains s'écria, de ma-  
nière à être bien entendu de tous ceux qui  
étaient présents :

— Par ma barbe que je touche et par le puis-  
sant des dieux connus ou inconnus je m'en-  
gager, le jour où ce jeune homme m'apportera  
dix livres d'or pour sa rançon, à le délivrer  
comme je délivre cet oiseau en coupant les liens  
qui enchaînent ses ailes ; mais aussi je promets  
et jure que si, avant trois jours, la rançon pro-  
mise n'est pas comptée, cet audacieux mourra  
dans les plus cruels tourments.

Et prenant la motte de terre dans la main du  
jeune Français il la pulvérisa entre ses doigts et  
en lança la poussière au vent.

De tous les serments par lesquels un Irlan-  
dais put engager sa parole, il n'y en avait pas

de plus redoutable que celui par lequel O'Ma-  
horeg venait de se lier.

Aussi, lorsque le soir même, à l'heure où  
"l'ardriag," avant de commencer son repas,  
faisait ses ablutions près de son palais sur la  
place où se trouvaient réunis presque tous les  
guerriers du "rath," Patrick se présenta de  
nouveau devant lui, en disant :

— Maître, j'apporte ma rançon !  
O'Mahoreg, n'osant plus lui retirer sa pro-  
messe, s'écria-t-il avec colère :

— Voyons cet or ?  
En présence des guerriers, Patrick vida les  
pépites brillantes apportées dans son panier ; il  
y avait au-delà du poids exigé.

— Où donc as-tu trouvé cette fortune ? s'écria  
"l'ardriag."

— J'ai prié mon Dieu de me la procurer pour  
te satisfaire, répondit simplement Patrick, et  
dahs sa miséricorde il a permis que les pour-  
ceaux que je gardais missent à nu ce métal pré-  
cieux au pied du chêne sous lequel j'étais assis.

— De l'or sous mes chênes ! rugit le géant ;  
c'est plus qu'il me faut pour devenir "amar-  
driag" (chef suprême) de tous les "seps" calé-  
doniens, armer une flotte à laquelle rien ne  
pourra résister et rendre tous les rivages que  
baignent les mers ou les fleuves tributaires de  
ma puissance. — Va donc en liberté, toi, né dans  
une province maritime de la Gaule ; pars à  
l'instant, et dis à tes compatriotes qu'ils se pré-  
parent à recevoir ma visite et à venir te rem-  
placer dans la garde de mes troupeaux.

Autorisé à quitter le "rath," Patrick se hâta  
de courir au rivage, de détacher un canot, et,  
avec l'aide de deux chrétiens rachetés comme lui,  
de s'éloigner de cette côte inhospita-  
lière.

Il savait bien que ce n'était qu'à contre-cœur  
que "l'ardriag" remplissait sa promesse, et que  
si le géant eût eu auprès de lui son sorcier ou  
son "derwid," qui, par une faveur spéciale de  
la Providence, étaient absents en ce moment,  
il aurait bien trouvé moyen d'é luder sa parole  
et de resserrer les liens de la captivité d'un es-  
clave capable de découvrir les trésors cachés  
dans les entrailles de la terre.

Le fugitif chrétien ne se trompait pas en  
comptant peu sur la bonne foi du féroce O'Ma-  
horeg et en exhortant ses compagnons à se cou-  
cher sur les rames pour échapper au plus vite à  
sa vengeance.

L'esquif n'avait pas encore disparu à l'horizon,  
lorsque, dit la légende de saint Patrick,  
Lugdaël, le prêtre des faux dieux, et Dichu, le  
magicien, avertis par le diable auxquels ils ap-  
partenaient corps et âme, accoururent au rath  
et se précipitèrent dans le palais en déchirant  
leurs habits, frappant leur poitrine et s'écriant :

— Oh ! maître, qu'as-tu fait en accordant la  
liberté à Patrick, ton esclave enlevé sur les  
côtes de France ? Vole à sa poursuite, ramène-  
le, lui et ses compagnons ; fais couler leur sang  
sur l'autel du Destin tout-puissant ; ce sont les  
ennemis de ta puissance et de nos dieux : s'ils  
échappent à ta juste vengeance, tremble, ô roi,  
tremble ! Un grand malheur est suspendu sur ta  
tête, car voici ce que disent nos dieux irrités et  
les paroles qu'ils nous ont chargés de te répé-  
ter :

— Il viendra un homme dont la tête sera rasée  
en forme de cercle, un bâton courbé à la  
main, dont la table sera à l'orient de sa maison,  
et son peuple se tiendra debout derrière lui, et,  
étant à sa table, il chamera des choses inouïes  
et tous ses serviteurs répondront :

— "Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il !"

— Or, quand cet homme sera venu, il détruira  
vos dieux, renversera leurs temples et leurs  
autels, entraînera la foule sur ses pas, soumettra  
à son empire les rois qui lui auront d'abord  
résisté, si, prévenant de si grands dangers, ceux  
ci ne le tuent les premiers.

— Malheur à moi ! rugit le géant, trois fois  
malheur à moi qui ai si imprudemment rendu  
la liberté au rival inconnu qui favorisait le Des-  
tin ! Compagnon, il y va de notre salut à tous ;  
courons au rivage et que la vague bouillonne  
sous la proue de nos canots.

Et tous, comme une avalanche, se ruèrent  
vers les "boats" rapides amassés sur la grève  
penchée ; mais, quand ils arrivèrent, le soleil  
couchant, déployant sur les flots son manteau  
de pourpre, leur montra l'océan désert : la barque  
de Patrick avait disparu dans les brumes lointaines.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis ce  
jour fatal, mais le repos n'était pas rentré dans  
l'âme de "l'ardriag," et toujours il se rappelait  
avec crainte l'étranger qui, un jour, devait re-  
venir, ramené par les inflexibles destins.  
O'Mahoreg avait raison de craindre : les temps  
marqués approchaient.

De retour dans sa patrie, le jeune esclave  
avait revêtu la robe du moine ; ses cheveux re-  
poussés étaient de nouveau tombés sous le fer ;  
de leur opulente abondance, il ne conservait  
plus sur sa tête qu'une couronne dorée ; il était  
prêtre, et, se souvenant de l'île où il avait été  
esclave, des âmes nombreuses à conquérir à la  
foi, il était allé trouver le Souverain Pontife  
dans la ville Eternelle pour lui demander la  
permission de marcher à la conquête de l'Irlande  
païenne. Le représentant de Dieu sur la terre,  
approuvant sa généreuse résolution, l'avait sa-  
cré évêque, en lui disant :

— Va, mon fils, va faire de la terre des Angles  
celle des anges ; marche avec confiance, armé  
de la croix, de cette croix à laquelle est attachée  
la victoire.

A peine chargé de la périlleuse mission d'é-  
vangéliser l'île sauvage sur laquelle il avait d'a-  
bord vécu comme esclave, Patrick était parti,  
et dès les premiers pas les miracles éclatants  
opérés par l'apôtre avaient porté le trouble et

le désespoir dans l'enfer, dont le ténébreux mo-  
narque sentait que des milliers d'âmes allaient  
lui étreindre les reins.

Le navire qui emportait le saint, assailli par  
la tempête dès sa sortie du port, était, raconte  
la chronique, sur le point d'être englouti sous  
les flots à cause, disaient les matelots, de l'ex-  
cès de son chargement ; Patrick devina leur vé-  
ritable pensée, car en parlant de ce poids trop  
considérable ils avaient surtout en vue un autel  
de pierre destiné au saint sacrifice.

— Jetez l'autel à l'eau ! s'écria l'évêque.

Et, bénissant la pierre, il aida lui-même à la  
précipiter ; mais elle, au lieu de s'abîmer sous  
les vagues, se mit à flotter à leur surface et à  
s'avancer d'elle-même vers les rivages de l'Hi-  
bernie, précédant le navire auquel elle aplani-  
sait la route et qu'elle semblait entraîner après  
elle.

A partir de ce moment, les miracles succé-  
dèrent aux miracles, et le saint, après avoir,  
d'un signe de croix renversé un mur qu'une mul-  
titude de démons avaient construit autour de  
l'île pour l'empêcher d'y pénétrer, débarqua au  
port d'Innblurde et planta la croix sur le sol  
pour en prendre possession au nom du Christ,  
son maître.

Quelques jours après, le sud de la Verte Erin  
ayant reçu les premières semences de l'Evan-  
gile, Patrick remonta sur son navire pour passer  
des les provinces du Nord.

Mais déjà O'Mahoreg était prévenu.

Ivre de colère, le géant rassembla tous les  
guerriers de son "seph" autour de la pierre sa-  
crée du Destin, teinte du sang de dix jeunes  
chrétiens, égorgés par le "skein" du "derwid"  
Lugdaël, et, menaçant ses soldats de la colère  
des dieux irrités, leur fit jurer de périr jusqu'au  
dernier plutôt que de laisser débarquer cet im-  
posteur qui, sous prétexte de leur prêcher la  
vraie religion, venait leur enlever leur or et leur  
liberté pour les jeter dans les fers et les vendre  
ensuite comme esclaves.

Enflammés de colère, les hommes du "rath"  
s'engagèrent, par les plus terribles serments, à  
repousser par tous les moyens l'ennemi des  
dieux. Les palissades furent doublées, les  
"boats" armés en guerre, les lances aiguisées ;  
chaque guerrier fit provision de pierres pour les  
frondes, de flèches pour les arcs et de javelots à  
la pointe durcie par le feu.

Puis, plaçant des sentinelles sur tous les ro-  
chers qui dominent le rivage, ils se préparèrent  
au combat.

Le lendemain, sur la mer calme et transpa-  
rente, un esquif fut signalé dont les vents gon-  
flaient doucement la voile et à la proue duquel  
on voyait, debout, un homme seul, vêtu d'une  
robe noire, la tête rasée, et d'une main élevant  
une croix.

C'était l'enchanteur.

Les guetteurs soufflèrent dans leurs cornes re-  
courbées, et à ce signal tous les guerriers, pré-  
cédés par leur "ardriag" le "derwid" et Di-  
chu, le puissant magicien, descendirent vers le  
port en mêlant leurs farouches hurlements au  
sourd heurtement des lances sur les boucliers re-  
couverts de cuir.

Mais ce fut en vain qu'ils s'élançèrent sur les  
bancs de leurs embarcations, en vain qu'ils raidirent  
leurs bras nerveux sur leurs avirons, les  
"boats" demeurèrent immobiles et comme  
cloués sur les flots.

L'esquif aux voiles blanches avançait toujours  
en dépit des incantations du Dichu, des men-  
aces des guerriers, des hurlements du chef, et  
bientôt sa proue, glissant mollement sur les ga-  
lets, s'arrêta sur le rivage.

À la vue de l'évêque, qui n'était autre que  
son ancien esclave, la colère d'O'Mahoreg ne  
connut plus de bornes.

— Guerriers, s'écria-t-il, c'est lui ! les dieux  
nous le livrent ; qu'il périsse sous nos javelots.  
Mais les javelots partis en sifflant se retour-  
nèrent contre ceux qui les avaient lancés, et  
vinrent s'enfoncer en tremblant dans leurs bou-  
cliers.

— Misérable ! rugit "l'ardriag" en bondissant,  
la hache levée, si nos armes de jet sont ensorcelées,  
celle-ci du moins...

Il n'acheva pas, car son bras raidi ne put plus  
s'abaisser.

Les guerriers, frappés de stupeur, reculèrent  
épouvantés.

Seuls, Dichu et le "derwid," obstinés dans  
leur superstition, s'écrièrent :

— Homme à la robe noire, tu es un puissant  
enchanteur, mais ton Dieu perdrait son pouvoir  
près de l'autel du Destin : c'est là que nous te  
défions ; accepte notre défi, si tu l'oses.

— J'accepte, répondit Patrick ; vos prétendus  
dieux ne sont que poussière devant le mien ;  
montons au sommet du plateau, et que votre  
confusion soit le salut de tout un peuple.

Alors tous ensemble ils gravirent les flancs de  
la montagne et s'arrêtèrent devant la pierre  
noire qui suait du sang.

— Dichu, montre à cet étranger ce que peu-  
vent nos dieux, commanda "l'ardriag."

Le magicien prononça des incantations ter-  
ribles, frappa la pierre noire de son bâton re-  
courbé, et aussitôt l'air devint froid comme en  
hiver et toute la contrée fut couverte d'un blanc  
manteau de neige.

L'apôtre sourit et dit :

— Puisque tu a fait tomber de la neige, or-  
donne-lui donc de disparaître !

— Jusqu'à demain, cela m'est impossible, ré-  
pondit le sorcier ; mais essaie toi-même.

Patrick entendit sa croix, et la neige disparut  
aussitôt sans laisser aucune trace.

Tous les Irlandais furent remplis d'admira-  
tion.

Alors, couvert de confusion, le magicien re-  
doublant d'efforts, la lumière du soleil s'éteignit,

et un brouillard si épais qu'il était palpable s'étendit sur la montagne et sur la mer.

Les païens, frappés de terreur, s'écrièrent :

—Dichu est vraiment le plus puissant !

—Si réellement ton pouvoir est grand, ramène la lumière, fit Patrick sans se troubler.

—Avant demain, c'est impossible, dit encore le magicien.

—Impossible à ton dieu, mais facile au mien ! s'écria l'évêque, et, en son nom, j'ordonne à la lumière de renaître.

Et aussitôt le brouillard se dissipa et le soleil, inondant de clarté la mer, le plateau et les montagnes, montra à tous les yeux le cadavre du magicien brûlé et racorni par le feu.

O'Mahoreg ne voulait cependant pas se soumettre.

—Tu es un grand enchanteur, dit-il, je le reconnais ; mais exposez tous les deux, toi et Lugdaël, votre doctrine, et le peuple jugera entre vous.

Alors le "derwid," montant sur la pierre sacrée du Destin, raconta l'origine du monde, la puissance des dieux du paganisme, et par les artifices de son éloquence souleva les applaudissements des païens.

Patrick prit la parole à son tour, parla de la création par Dieu le Père, de la rédemption par Dieu le Fils, de l'union du Père et du Fils par le Saint-Esprit.

Lugdaël triomphait.

—Guerriers, et vous tous hommes du "seph," s'écria-t-il, je vous prends à témoin, cet étranger prétend ne reconnaître qu'un Dieu unique, et il parle de trois dieux distincts ; que vous en semble ?

—Je ne vous parle que d'un seul Dieu en trois personnes, répondit l'évêque.

—Un seul Dieu, dis-tu, interrompit le "derwid" ; le père n'est-il pas Dieu ?

—Il est Dieu.

—Et le Fils ?

—Il est Dieu aussi.

—Et le Saint-Esprit ?

—Il est également Dieu.

—Il y a donc trois dieux ?

—Non, il n'y en a qu'un seul.

—Tu mens, vil imposteur, tu mens ; explique ta croyance ou avoue-toi vaincu.

—Avoue-toi vaincu, rugit "l'ardriag" triomphant ; le prêtre de notre dieu a parlé et il t'a confondu.

—C'est votre dieu lui-même qui va me donner des armes pour faire triompher le mien ! s'écria l'apôtre d'une voix inspirée.

Et il toucha avec sa croix la pierre noire qui, comme soulevée par une force invisible, se détacha du sommet du "cairn," entraînant Lugdaël dans sa chute et découvrant une cavité en forme de coupe qui aussitôt se tapissa de trèfle verdoyant d'une espèce jusque-là inconnue dans l'île.

Et comme les païens murmuraient de cet outrage fait à leur divinité :

—"Ardriag," dit Patrick, donne-moi une touffe de cette verdure.

O'Mahoreg obéit.

—Hommes du "rath," et toi, O'Mahoreg, qu'est ceci ? s'écria l'évêque en montrant à la foule une large feuille trilobée.

—Une feuille et pas autre chose, fit "l'ardriag" avec un sourire méprisant.

—Et ceci ? continua Patrick en détachant un lobe.

—Une feuille, cria-t-on.

—Et ceci ?

—Encore une feuille.

—Et cette dernière partie ?

—Encore une feuille, ricana le "derwid."

—Et ces trois feuilles réunies sur la même tige ne font-elles pas une seule et même feuille, comme le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne font qu'un seul et même Dieu ? reprit Patrick en montrant à la foule la plante redevenue intacte.

—Gloire au Dieu inconnu ! crièrent les barbares ; il a vaincu, nous croyons en lui.

Et, se ruant sur la pierre du Destin, ils la roulèrent au bord des rochers pour la précipiter à la mer.

—Que nul n'ose porter une main sacrilège sur la divinité nationale ! vociféra Lugdaël en s'attachant à l'idole ; O'Mahoreg, à mon aide !

—Malheur aux vaincus ! répondit le geant d'une voix tonnante ; malheur aux faux dieux ! malheur à leurs prêtres ! je suis chrétien.

Et d'un coup de pied il poussa dans l'abîme le roc noir et le "derwid" qui s'y cramponnait.

Ainsi, dit la légende, par la permission du Seigneur, une petite plante, alors inconnue, mais qui depuis a couvert l'Irlande, l'humble "shainrock" ou trèfle à trois feuilles, triompha de la malice du démon, et ouvrit à tout un peuple le royaume du ciel.

Par reconnaissance, les Irlandais catholiques ont placé cette plante dans leur écusson ; aujourd'hui, elle y brille encore, et sur les bannières irlandaises signifie toujours : croyance à la Trinité.

MM. Gravel et Thibault donnent avis au public, et en particulier à leur nombreuses pratiques, qu'ils ont maintenant en mains le plus bel assortiment de Tweed Ecossais, Anglais et Canadien, Drap, Serge et Tricot qu'il soit possible de trouver. Leurs prix sont des plus modérés. Ainsi donc si vous voulez être bien servis et acheter à bon marché pour argent comptant, rendez-vous chez Gravel et Thibault, 587, rue Ste-Catherine.

N. B. Nous invitons aussi les Dames à venir examiner notre département de Mode, nous ne doutons pas qu'elles seront émerveillées de l'élégance de nos chapeaux. Venez pour immédiatement pour choisir.

## PHYSIOLOGIE DE LA TOILETTE

Et Dieu mit sur le front de la femme un de ses rayons : la beauté.—MILTON.

Sur un sable d'or, va, poursuis ton rêve. Sans t'inquiéter, va où te mène la blonde espérance. Ne vois-tu pas déjà tes jours légers qui dansent en cercle autour de toi ?—E. QUINER.

Amour de la toilette ! misérable vanité ! déplorable folie ! dangereuse passion ! disent les uns.

Amour de la toilette ! penchant légitime ! désir innocent ! essence de la nature de femme ! disent les autres.

Les uns et les autres ont raison.

S'agit-il d'étaler un luxe financier tout de valeur intrinsèque de faire preuve de fortune à tous les yeux, de lutter de folies avec toutes les vanités, rien n'est plus misérable. — S'agit-il d'embellir notre personne extérieure, la première chose qui frappe les regards, de soutenir dans un rang distingué la forme dont notre âme est revêtue, de cultiver les dons de la nature, d'achever l'œuvre du Créateur, rien n'est plus légitime.

Donc, pour qu'on s'entendit en pareil matière, il serait indispensable de tirer une ligne de démarcation bien tranchante entre ces deux espèces de sentiments, et même, pour que tout allât mieux, il faudrait que cette ligne de démarcation passât du raisonnement dans la pratique, se réalisât dans les habitudes des femmes, afin qu'elles en vinsent à dédaigner tout ce qui enrichit leur personne, pour ne rechercher que ce qui l'embellit ; à rejeter loin d'elles ces parures orgueilleuses et froides qui ne font que leur donner une écorce dorée, pour ces soins assidus, cette culture ingénieuse qui fait croître sur la femme brute, aride et sauvage, la femme de grâces, d'amour et de poésie.

Tout s'altère et se corrompt dans le cours de son existence : le fruit que contenait une douce liqueur se remplit de poussière et se durcit à sa surface ; l'art de la toilette, qui ne renfermait d'abord que le désir de plaire, d'être aimée davantage, la sève naturelle et pure s'est corrompue en orgueil de fortune, et sa surface fleurissante s'est durcie en or et en pierreries.

Les diamants, qui n'ajoutent rien aux charmes de la personne, qui brillent de leurs froids rayons sans en faire partager l'éclat au front qu'ils couronnent, les diamants, grâce à l'amour excessif qu'ils ont obtenu des femmes, sont devenus une puissance dans la société, jouent un rôle dans les familles et quelquefois dans l'histoire. — Le cachemire, qui avec la souplesse et la longueur qui constituent sa beauté, cache la taille au lieu de la faire ressortir, et dans toute sa perfection n'a tout au plus que les grâces d'un linceul, le cachemire est encore mieux établi dans le monde ; avec l'aide des poètes et des romanciers qui l'ont souvent mis en scène, il s'est animé, spiritualisé ; il est devenu un être parlant, agissant ; il a été l'objet de tant de combats, le héros de tant d'intrigues, que la vanité féminine s'est personnifiée en lui et paraît sous cette forme dans les rangs des passions humaines...

Mais loin de vous jeunes femmes, loin de vous ce luxe vain qui fait tant de ravages dans les âmes, cet amour de la parure qui devient plus facilement passion parce qu'il est plus éloigné d'être sentiment, ce luxe qui brille orgueilleux et solitaire, qui écrase votre beauté sous son pesant éclat, comme le seigneur hautain qui cachait le sein de sa femme sous son écu blasonné ! — Vienne le luxe délicat, spirituel, qui s'effaçant généreusement lui-même, sert les attrait naturels en serviteur discret, mystérieux ; viennent l'élégance, la fraîcheur, l'harmonie de la toilette !

L'élégance, à ce qu'il me semble, consiste à prendre le goût du moment dans son expression la plus élevée, la plus gracieuse, la plus idéale. Comme un esprit doit être de son siècle, un objet de toilette doit être de son jour..... Souvent vous entendrez un docteur de salon, renfermé dans son fauteuil et dans son assu-

rance, tenir un discours à peu près semblable à ceci : " Les femmes entendraient bien mieux leurs intérêts si, en fait de toilette elles ne recherchaient que ce qui sied à leur personne et consultaient moins les lois de la mode que les conseils de leur miroir."

Puis il croit avoir prononcé un aphorisme irrévocable, laissé exhaler une parole de sanctuaire... Rien de cela cependant, il n'a dit qu'un non-sens, car nul des choses passées de mode ne sied bien : —on peut quelquefois être à côté du goût du jour ; jamais impunément, en arrière ; —cela vous donne un air de vieillie, une senteur de renfermé, une teinte de momie qui déplairaient à ceux-mêmes qui déclamaient le plus contre la tyrannie de la mode.....

La mode—c'est un élément capricieux et invisible, c'est quelque chose de semblable au vent : —on ne sait ni où elle se forme, ni qui la produit, elle vient et boulesverse tout sur son passage ; elle s'éloigne et disparaît sans qu'on sache ce qu'elle est devenue.... Mais quand nous voyons cette force, cette puissance invisible promener son bon plaisir sur le monde physique et moral, sur nos goûts, nos sentiments, nos habitudes, quand elle compte parmi ses subordonnés nos arts, nos sciences, nos lois, nos institutions ; quand elle touche aux mœurs, à la religion, à la morale même, nous pouvons bien lui abandonner sans rougir, et laisser flotter à son souffle les rubans de nos ceintures et les gazes de nos voiles.

La fraîcheur, le lustre primitif de tout objet de toilette, son éclat de jeunesse, sont aussi au nombre des qualités les plus indispensables. J'ai toujours vu un chapeau dont la couleur est altérée déjeter sa flétrissure sur la figure qu'il encadre. La robe la plus simple, lorsqu'elle se déroule dans toute sa fraîcheur native, ayant des ondulations plus faciles, plus arrondies, plus moelleuses, drapant mieux la taille que la plus belle étoffe quelque peu supportée, et où les fatigues de chaque jour ont imprimé leurs traces en plis ineffaçables, semblable à des rides. Le plus petit nombre de jours se fait cruellement sentir sur un vêtement fragile, et semble ajouter aux jours de celle qui le porte... cela fait trop sentir qu'elle a eu un passé... Non, que rien dans une femme ne rappelle, aux yeux de celui qui l'aime, qu'elle a déjà vécu, que d'autres jours ont passé sur elle, cela ressemblerait trop à d'autre sentiment... Que tout en elle soit jeune, nouveau, primitif ; qu'elle semble être éclose du matin...

Mais il est surtout dans la mise un talent particulier et profond qui surpasse tous les autres : c'est le *soigné* de ses détails, exercé avec une haute intelligence. Quoiqu'un vêtement quelconque sorte des meilleurs ateliers, et qu'il ait été travaillé par la main la plus habile, il est probable qu'il paraîtra étrange et mal harmonique en venant se placer sur la personne, et qu'à ce premier abord tous deux ne sympathiseront nullement. Alors il est des moyens de les faire converger ensemble, de mettre la forme étrangère en harmonie avec celle de sa figure. La coiffure sera modelée selon la tournure du visage, saura en suivre ou en dissimuler à propos les contours et ses blondes disposeront leurs plis selon les boucles ou les bandeaux de la chevelure. Le fichu le mieux taillé sera encore allongé, raccourci, recréé sur celle qui doit le porter, et, à force d'y avoir été arrangé, semblera être venu de lui-même se placer sur son sein... On fait une toilette facile absolument comme des vêtements faciles : à force de soin et de travail.

Il y a aussi une inspiration particulière donnée à quelques femmes privilégiées ; il semble qu'elles ont leur démon familier qui les sert. Léger et futile entre tous, il ne va point, comme celui du sage, de par le ciel de la philosophie, butiner quelques rayons parmi les nuages et les apporter au logis ; ses ailes ont moins d'essor : il va dans les arseaux de la parure chercher parmi les guirlandes, les diadèmes, les voiles, ceux qui ont reçu l'étincelle de vie et de beauté ; invisible et tout-puissant, il ne se montre que par un attrait mysté-

rieux comme lui, dont on éprouve le charme sans pouvoir le définir...

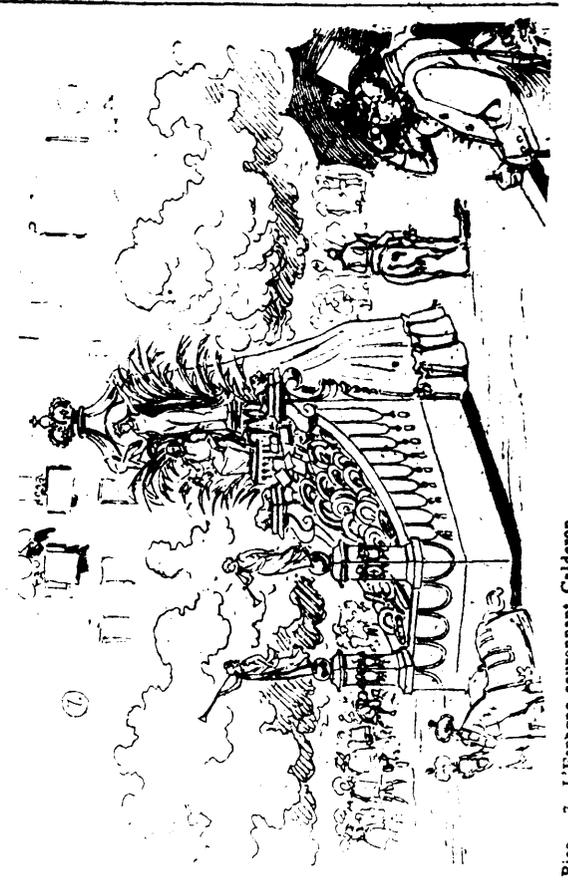
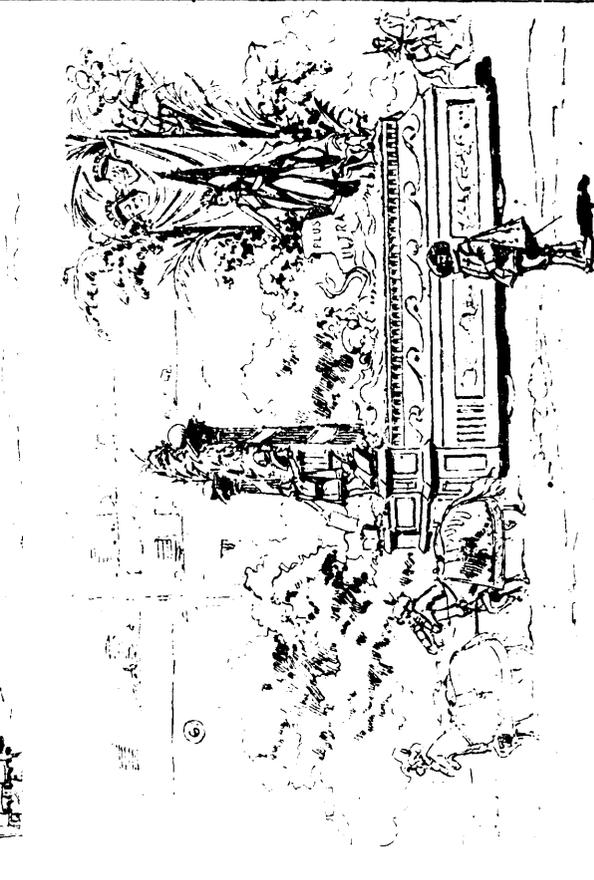
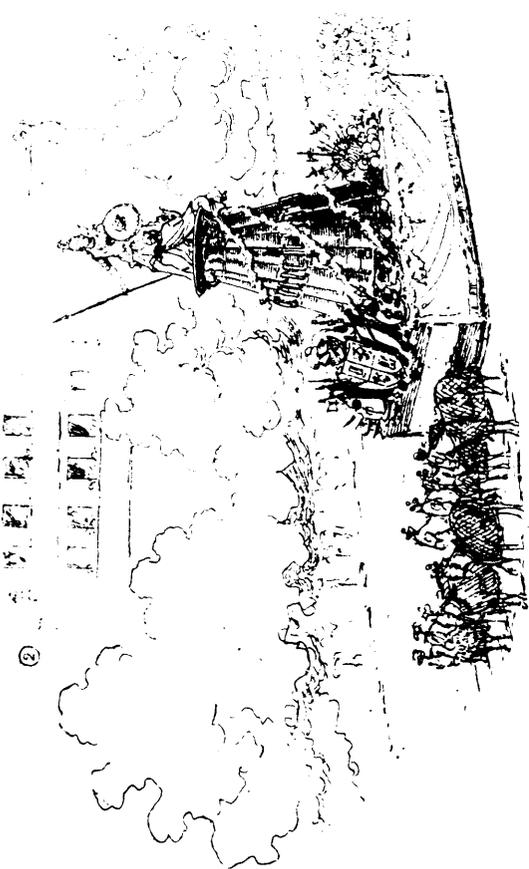
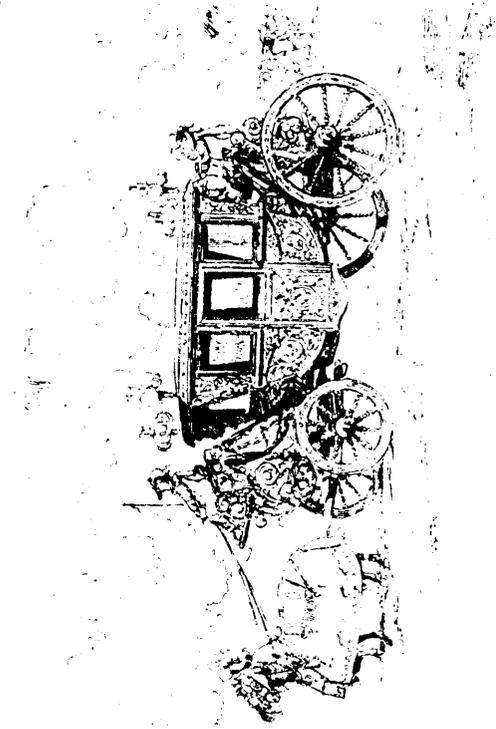
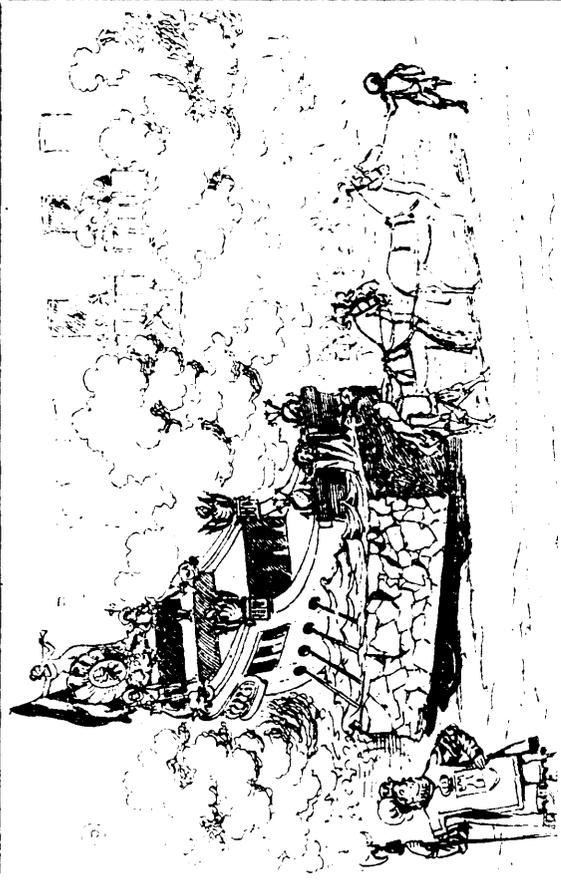
Mais une femme sait cacher attentivement les soins et les labeurs de sa toilette ; et elle a raison. Or, s'il advient qu'une heure indiquée pour quelque plaisir ou quelque affaire ait déjà passé sur le cadran, ou que, dans la pièce voisine, quelqu'un destiné à l'honneur de l'accompagner, attende la fin de sa toilette, si l'ennui ou l'impatience lui compte les instants, elle fait sagement dans toutes ces occasions-là de ne mettre que des *toilettes connues*, des objets déjà éprouvés sur lesquels on peut compter comme soi-même, et de réserver les choses nouvelles, non expérimentées, pour le temps où seule dans son laboratoire, elle pourra les fondre et remettre au creuset jusqu'à complète perfection... Car on ne lui permet pas ces études de coquetteries, car beaucoup de gens en sont encore à ces idées classiques : *plaire sans art, et la grâce fait qui la cherche* ; les cabinets de toilette ont leurs maximes académiques, qui (en dehors de la nature, là comme ailleurs) prêchent le dédain de leurs moyens de plaire aux femmes que nous voyons chercher la grâce dès l'âge le plus tendre, lorsque la jeune fille, essayant ses pas devant son miroir, médite son premier bal, et jusqu'au dernier moment de la vie, lorsque la vierge chrétienne cherchait à tomber noblement devant ses bourreaux, lorsque la victime des fureurs révolutionnaires s'exerçait d'avance à monter sur l'échafaud avec décence et avec grâce.

—Que les femmes étudient donc l'art, non de plaire sans le chercher, mais de plaire sans paraître le chercher.

On dira peut-être que ce ne sont-là que des maximes de coquetterie.—Soit. Mais d'abord nous répondrons qu'une femme n'est pas plus coupable de soigner, d'embellir l'enveloppe de sa personne que Dieu ne l'a été lui-même de faire belle entre toutes choses sa personne, première enveloppe de son âme.—Puis quand elle s'embellit pour plaire, ce n'est plus un froid égoïsme ; on est heureux quand on aime, donc elle donne le bonheur en se faisant aimer.—Enfin, puisque ce désir de plaire est dans la nature et inextricable du cœur de la femme, il vaut mieux guider ses pas que de la laisser battre la campagne, se fourvoyant en tout chemin perdu et se fatiguant sans rien faire.

L'élégance, la fraîcheur, l'harmonie, voilà donc ce qui seul mérite en toilette les frais de soins, de temps et d'étude... La mise d'une femme décide souvent l'opinion que l'on prend d'elle ; on juge beaucoup de choses de son caractère sur sa tenue extérieure, comme on juge des qualités d'une terre par la beauté du voile de plantes qui la recouvre.

Une mise pure et distinguée annonce non seulement le bon goût, mais encore l'ordre, le jugement, la douceur, l'égalité de caractère, l'élevation de l'âme... Il est inutile de dire qu'il existe à cela de nombreuses exceptions ; que souvent des circonstances particulières viennent croiser la règle générale, l'annuler ; que bien des femmes, possédant les vertus que je viens de désigner, ont une mise des plus abandonnées et des plus déplorable.—Par exemple, si l'être moral acquiert un développement extraordinaire, soit par les travaux et les conquêtes de l'intelligence, soit par une élévation continuelle de l'âme vers l'Être des êtres et des choses du monde supérieures, alors les détails de la vie terrestre sont tellement dédaignés qu'on ne cherche qu'à simplifier pour abrégé ; quelquefois tellement oubliés qu'on les néglige, sans avoir même conscience de cette négligence. Alors vient l'éternelle robe noire de la femme docteur, alors vient le costume simple, montant, enveloppant de la femme dévote, le vêtement mystique qui, par sa rigide amonition de toute grâce, semble garder les traditions de l'antique bure chrétienne. Une profonde blessure de l'âme produit encore le même effet. Que de véritables douleurs il y a dans une toilette négligée qui s'arrange d'elle-même au hasard ! — Bien moins lugubre est le vêtement noir que répand la mort autour d'elle ; — que de désespoir dans l'abandon qu'une femme fait de sa



LE BI-CENTENAIRE DE CALDERON. — Portrait de Calderon, d'après un tableau de la bibliothèque de Madrid. — Les attributs de la cavalcade historique du 27 mai. — (Dessins de Samuel Urrabieta, croquis de Mlle Dolores Urrabieta.)

1. Carrosse de Jeanne la Folle. 2. Char de l'armée. 3. Les rois d'Espagne. 4. Char des forgerons. 5. La marine. 6. Cuba et Porto-Rico. 7. L'Espagne couronnant Calderon.

beauté ! que de larmes, que de moments tristes nous révélaient les milles plis de cette robe froissée en tout sens ! que de douleur dans ces cheveux ternes et défaits ! que d'amertume de cœur dans ce laisser-aller qui flétrit tout autour de lui ! que de désespérance, de renoncement à toute consolation dans cette aridité de tout soin, dans ce désert de tout ornement, c'est là le véritable deuil : le deuil du bonheur ?

Mais revenons à la règle générale, et donnons pour conclusion de tout cela qu'elle est folle et ridicule la femme qui ne cherche qu'à se parer, qu'à dorer sa personne, à faire d'elle une chose, un immeuble, une valeur intrinsèque à estimer dans la balance d'un changeur ou la boutique d'un nefaïre ; mais qu'elle est prudente et sage celle qui cherche à s'embellir, à augmenter ses trésors de grâces et d'attraits, au moins aussi sage et prudente que l'homme qui cherche à augmenter ses richesses... Oui, négociants, courez chercher la fortune au bout des mers ! cultivateurs, sillonnez la terre, et recevez en dans vos bras les gerbes dorées ! souverains, levez de riches tributs par toutes vos provinces ; nous, femmes, nos richesses, nos moissons, nos tributs, nos trésors, c'est l'amour que nous recueillons le long de notre vie.

Mme CLÉMENCE ROBERT.

## CHOSSES ET AUTRES

— On annonce que les négociations entre la Russie et le Vatican ont été rompues.

— Une dépêche d'Alger dit que Ben Amana a demandé au Sultan du Maroc de conduire les Arabes contre les Français.

— Il y a eu mercredi dernier deux cents décès à N.-Y.-York. Les cas d'insolation sont très fréquents.

— Sir John A. Macdonald doit s'embarquer pour le Canada le 21 courant, et à son retour il passera un mois à la Rivière-du-Loup.

— Vingt-deux mille peaux de loups-marins ont été apportées la semaine dernière à Québec, par la goélette *Ste-Anne des Monts*.

— On annonce que les troupes françaises ont commencé le bombardement de Sfax (Tunisie). Les assiégés se sont défendus.

— D'après le *Golos* de St-Petersbourg huit sacs de poudre auraient été trouvés dans un fossé de Calusi, village que le czar a visité le 28 juin.

— Les recettes du revenu de l'intérieur, à Montréal, pour l'année finissant le 30 juin, se sont élevées à \$1,201,644,19.

— On dit que c'est M. Lothwood qui remplacera M. Sénécal au chemin de fer du Nord, pendant l'absence du surintendant.

— Un individu, condamné au pénitencier pour avoir épousé deux femmes, disait, pour s'excuser, que lorsqu'il n'en avait qu'une, elle le battait, mais quand il en avait deux, elles se battaient entre elles et il était tranquille.

— Le feu a fait de grands ravages dans les bois dans le comté de Lotbinière, ces jours derniers. A St-Narcisse, plusieurs habitations ont été incendiées. A Ste-Agapit, cinq maisons ont été consumées, et à St-Sylvestre trois.

— Un vétéran de 1812, M. George Lessard, âgé de 103 ans, alerte et vigoureux encore, est parti d'Hochelega et s'est rendu à pied à la banque de Montréal pour retirer sa pension. Il est retourné chez lui, également à pied. M. Lessard dit qu'il peut encore faire de longues routes sans fatigue.

— La dernière encyclique du Pape, en date du 29 juin, condamne les récents attentats contre la vie des souverains, et déclare que les préceptes du Christ s'appliquent à ceux qui obéissent comme à ceux qui commandent, afin que leur ob-

servation produise entre les deux classes de la communauté, cette unité qui engendre la tranquillité publique.

— Les habitants du Saguenay vont élever, à Chicoutimi, une colonne en granit de 50 pieds de hauteur, à la mémoire de feu M. William Price, l'ex-représentant de ce comté ; ce monument, placé sur une élévation, sera visible à plusieurs milles sur la rivière Saguenay.

— La ville de Kingston vient d'offrir à la compagnie du Grand-Tronc \$250,000 payables en dix ans, et dix acres de terre, à condition que la compagnie transporte à Kingston les ateliers et les usines qui sont maintenant à Montréal. Le Grand-Tronc est à considérer l'offre. Ces démarches de la ville en question devront faire ouvrir les yeux à nos citoyens.

— L'hon. procureur-général Loranger agira comme chef du gouvernement durant l'absence de l'hon. M. Chapleau, et le Dr Ross, président du Conseil législatif, agira comme ministre des chemins de fer et des travaux publics durant la même période.

— Des dépêches de Terrebonne disent que le feu ravage la forêt autour des colonies minières de la Petite-Baie, du côté nord de la baie Notre-Dame. La population fuit avec ce qu'elle peut emporter. Deux vaisseaux recueillent les incendiés.

— Un télégramme reçu de Londres à Winnipeg dit qu'un chargement de blé du Manitoba envoyé à Liverpool a été examiné par les meuniers et les importateurs et reconnu comme le meilleur échantillon au marché. Trois cents de plus par minot ont été payés pour ce grain que pour le meilleur blé de Californie.

— La compagnie du grand hôtel projeté, sur la terrasse Frontenac, à Québec, a définitivement acheté du gouvernement local l'emplacement sur lequel se trouve aujourd'hui l'Ecole Normale-Laval. Celle-ci va être transporté ailleurs, et les travaux de démolition commenceront probablement cet automne.

— L'ingénieur de la station No. 4, pompier Renaud, de Montréal, a fait une nouvelle invention par laquelle, lorsque l'alarme sonne, un courant électrique communique à deux maisons où trois pompiers prennent leur repas. Jusqu'ici, on avait souvent éprouvé des retards parce qu'il fallait aller chercher les hommes lorsque l'alarme sonnait. Espérons qu'on se servira dans les autres stations de la nouvelle invention Renaud.

— M. le Dr Toupin, de St-François du Lac, a planté cette année huit arpents de terre en tabac. C'est la première fois que la culture du tabac se fait aussi en grand dans ce district. M. Toupin a planté 60,000 pieds de tabac, et sa récolte a belle apparence. On dit que ce monsieur se propose d'établir une manufacture de tabac à St-François ou à la Baie.

— Le foin va presque complètement manquer cette année, paraît-il, en plusieurs endroits et notamment dans la Beauce et Dorchester, annonce l'*Evénement*. L'an dernier il en fut exporté de ces deux comtés une quantité énorme aux Etats-Unis ; malheureusement il sera loin d'en être de même cette année. Les pâturages sont tellement maigres en d'autres endroits, que l'on assure que des cultivateurs de Sainte-Pétronille, île d'Orléans, ont dû ramener leur bétail à l'étable.

L'hon. G. Couture, conseiller législatif, vient de transmettre la somme de \$484,20, montant de son indemnité parlementaire, aux dames religieuses de l'Hospice de St-Joseph de la Délivrance, à Lévis. L'on comprend facilement, dit le *Quotidien*, la reconnaissance de ces bonnes dames, qui ne comptent souvent que sur la Providence pour soutenir les charges d'une maison où il y a tant de bien à faire, mais aussi où il y a de si grandes dépenses à supporter.

— On nous a souvent demandé, dit le *Canadien*, quel effet produirait l'hon. M. Chapleau dans les Communes. Bien qu'il sache la langue anglaise et qu'il parle

sans embarras visible, il est indubitable qu'il n'en est pas assez maître pour déployer dans cette langue les ressources de son talent oratoire. Cependant il a une si belle voix, un si beau geste, un si beau maintien et—quand il est en veine—de si beaux mouvements qu'il remporterait de grands triomphes de parole à Ottawa. En vain dit-on que ses phrases ne sont pas françaises, ne sont pas terminées, etc. : il parle bien, il s'empare de son auditoire, lui impose silence, le force à l'entendre et souvent à l'écouter. Il a l'idée qui frappe, le mot qui empoigne, l'accent qui fait battre des mains.

## UN CACHEUR D'OR ET D'ARGENT

Il y a quelques semaines, un bon villageois, papa Roupy, mourait dans la commune du Mont-Dol, laissant en héritage, entre autres objets, une belle boîte d'horloge.

Un peu plus tard, sa ménagère faisait vendre le mobilier commun.

La susdite boîte d'horloge fut achetée par une femme L., qui vint en prendre personnellement possession. Or, lorsque la boîte fut renversée, un porte-monnaie dut tomber de son couronnement, et l'acheteuse ramassa et mit sous son bras, dit-on, ce porte-monnaie en présence d'un enfant.

Cette aventure ayant été contée à la maman Roupy, celle-ci se rappela que son mari, quelques instants avant de mourir, lui montrant la boîte d'horloge en question et étendant deux doigts de la main droite d'une façon significative, avait dit : "Deux ! deux !..." Il ne put articuler rien de plus, et maman Roupy ne put rien comprendre alors ; mais, en y réfléchissant elle est demeurée convaincue que le chef de la communauté avait caché là 200 fr. "Mon pauvre défunt, dit-elle, avait l'habitude de cacher comme cela de l'or et de l'argent ; un jour, on a trouvé 40 francs qu'il avait *cutés* sous un poirier, dans notre courtil ; il en cachait dans plusieurs endroits, quelquefois jusque dans la queue de sa chemise ; que voulez-vous, c'était son caractère..." et l'on ne tirera pas de l'idée à la mère Roupy que son mari avait mis 200 francs dans la tête de l'horloge.

Le porte-monnaie mystérieux ayant été vainement réclamé à la femme L..., la justice, mise au courant de l'histoire, est intervenue, certaine circonstances caractéristiques faisant croire un détournement. Cependant, d'un autre côté, on raconte que la femme L..., dont la réputation est bonne, dont la famille est estimable, et qui jouit d'une certaine aisance, ayant un jour trouvé 595 francs, les a fidèlement rendus, ce qui atteste de la probité.

M. le président Michel fait remarquer que si le vol au préjudice d'un riche est coupable, il est indigne envers le pauvre. Le tribunal a infligé une amende de 16 francs à la femme L.

UNE CONSIDÉRATION. — Lorsque la maison Dupuis Frères s'ouvrit sur la rue Ste-Catherine, quartier est de la ville, presque personne dans le commerce de marchandises sèches du moins, ne faisait d'annonces. Voyant cette maison prospérer avec un système d'annonces sages et véridiques, toutes les autres l'imitèrent bientôt et aujourd'hui presque tous les marchands annoncent assez largement.

Rien de plus facile à faire. La question est de savoir si tous sont en état de répondre aux énoncés de leurs annonces.

Dans tous les cas on ferait bien de se méfier des habileurs.

Quant à nous, nous ne craignons pas d'inviter les dames à venir voir nos étoffes à robes nouvelles, nos soies noires, nos demi-parapluies (entout-cas) et nos para-ols doublés et garnis en dentelle.

Le tout, nous ne craignons pas non plus de l'affirmer, à 25 par cent de moins qu'ailleurs.

Nous venons de recevoir par le steamer le *Parisien*, plusieurs caisses d'autres marchandises européennes. Dupuis Frères, 605, rue Sainte-Catherine, coin de la rue Amherst, Montréal.

— L'annonce dans notre journal d'une nouvelle machine pour semer toutes sortes de grains est un sujet qui intéresse tous les cultivateurs. Le prix courant jusqu'ici a été de \$70 à \$100 chaque machine. Le bas prix et la garantie qu'il est égal à toute autre machine est une suffisante recommandation.

Les annonces de naissances, mariages et décès sont insérées à raison de cinquante centimes.

## NAISSANCE

En cette ville, le 23 juin dernier, la dame de M. Joseph Ethier, commis, un fils.

Un conseil.—On n'imagine pas comme les remèdes simples sont excellents ;—en admettant qu'ils ne rendent pas la santé, ce que font encore moins les drogues composées, ils ont toujours cet avantage, sur celles-ci, qu'ils ne coûtent pas cher et ne détraquent pas les organes.

Les feuilles d'orties, prises en infusion comme le thé, purifient le sang, dissipent la goutte et les rhumatismes. Elles sont bonnes aussi dans la toux invétérée. Les racines de la même plante, confites au sucre, sont encore plus spécifiques pour faciliter l'expectoration dans l'asthme et la pleurésie. Dans le cas de pleurésie, on obtint un résultat étonnant d'un cataplasme de feuilles d'ortie appliqué sur le côté.

## Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. LES TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme les sirops et pectoraux, mais agissent directement sur les parties malades ; soulageant l'irritation, guérissant l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhe et maux de Gorge, et les autres maladies auxquels sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu partout à 25 cents la boîte.

## À NOS ABONNÉS

Notre agent, M. Aymong, visite en ce moment Québec et les paroisses sur le chemin de fer Q.M.O & O., entre Montréal et Québec, dans le but de recueillir des souscriptions et de percevoir ce qui est dû à l'administration du journal pour abonnement. Nous espérons que les nombreux amis que nous comptons déjà dans les endroits que visitera M. Aymong, voudront bien lui donner tous les renseignements qui pourraient faciliter sa tâche et rendre la propagande du journal efficace. Nous comptons aussi que ceux qui nous doivent s'empresseront de régler avec lui sur présentation de leur compte, afin de lui épargner des courses et des dépenses inutiles.

## PROCLAMATION DES NIHILISTES

Les nihilistes viennent de répandre à Saint-Petersbourg une nouvelle proclamation dont voici le texte :

"De par le comité exécutif. Le 3/15 avril, entre 5 et 10 heures du matin, les socialistes suivants reçurent la couronne du martyre sur la place Semenoff, à St-Petersbourg ; le paysan Andreï Shelliabof, la noble dame Sophie Perowskaja, le fils du prêtre Nicolas Keabalchich, le paysan Timoteï Michæloff, et le petit bourgeois Nicolas Reessakoff.

"Ces martyrs furent jugés par des sénateurs de l'empire, leur condamnation fut dictée et condamnée par l'empereur Alexandre III.

"C'est par là que s'est fait connaître la

nouvel empereur. Le premier acte de l'autocrate Alexandre III a été l'ordre d'exécuter des femmes. Il a arrosé le trône du sang des défenseurs du droit du peuple, avant même qu'il fût couronné.

Qu'il en soit ainsi !  
En ce qui nous concerne, nous jurons, devant le peuple russe tout entier, et sur la tombe à peine fermée de nos regrettés camarades, que nous poursuivrons l'affranchissement du peuple.

Les gibets ne nous détourneront pas de la voie que nous avons suivie, pas plus qu'ils n'en ont détourné les défenseurs de la même cause qui ont péri sous le précédent empereur.

Immédiatement après le 1/13 mars, le comité exécutif a publié une lettre adressée à l'empereur Alexandre III, dans laquelle il démontrait que le seul moyen de rendre à la Russie un développement régulier et pacifique, était d'attribuer au peuple une partie du pouvoir que détient seul aujourd'hui le gouvernement.

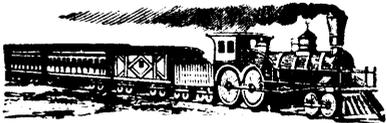
L'événement du 3/15 avril prouve que le gouvernement a choisi une autre voie, celle qui mène à Froloff, un de ceux qui prirent part à la "gloire" du meurtre d'Alexandre II.

Qu'il en soit ainsi !  
Le comité exécutif tout en remettant à un avenir très prochain la suppression de la politique d'Alexandre III, fait savoir dès aujourd'hui que la politique de réaction, d'après la tradition d'Alexandre II, conduira inévitablement à des conséquences qui seront encore plus pénibles et plus significatives pour le gouvernement du 1er mars, précédés, comme on sait, des conspirations de Fikolaieff, Odessa, Alexandrowsk, Moscou, et des deux conspirations de St-Petersbourg.

Le comité exécutif adresse cet appel à tous ceux que non animant pas des sentiments de servilisme, et qui ont conscience de leurs obligations vis-à-vis de la patrie souffrante.

Il les prie de prêter leur appui à la lutte imminente pour la liberté et le bien-être de la nation russe.

"Le comité exécutif."



Chemin de fer "South Eastern Railway"  
AND MONTREAL AND  
**BOSTON**  
AIR LINE,

La ligne la plus courte et la plus facile pour se rendre aux

MONTAGNES BLANCHES,  
Concord, Manchester, Nashua, Lowell,  
Worcester, Providence et

**BOSTON,**

Et dans toutes les villes des Etats de la Nouvelle-Angleterre et dans les Cantons de l'Est.

Le 27 et après LUNDI le 27 Juin, les convois du chemin de fer "South Eastern" arriveront à la gare Bonaventure et en partiront aux heures suivantes:

**Départ de Montréal:**  
Train express de jour se rendant à Boston, à 8.30 A.M. train, service local, pour Knowlton et toutes les stations intermédiaires en deça de la frontière, à 5 h. P.M. Le samedi à 2 heures P.M. au lieu de 5 heures P.M. Convoi de nuit pour Boston avec wagon Pullman, à 6.30 heures P.M.

**Arrivée à Montréal:**  
Train express de nuit de Boston à 8.25 heures A.M. Convoi de Knowlton et stations intermédiaires, service local, à 9.15 h. A.M. Le lundi à 8.25 h. A.M., au lieu de 9.15 h. A.M.

Train express de Boston, service de jour, à 8.45 P.M. Le train express de nuit partant à 6.30 h. P.M. n'arrête qu'au canton de Chambly, West Farnham et Cowansville, entre St-Lambert et Sutton Junction, le samedi excepté; ce jour-là, le train arrêtera à toutes stations. Le train express arrivant à 8.40 heures A.M. arrêtera chaque jour à Richelieu, Canton de Chambly et Bassin de Chambly.

Des wagons dorciens de première classe sont attachés à tous les convois de nuit qui arrivent à la gare Bonaventure.

On fait le trajet de Montréal à Boston par n'importe quel convoi, sans changer de wagons. Bagages à destination des principales villes de la Nouvelle-Angleterre, enregistrés.

Bagage examiné par les officiers de la douane à la gare Bonaventure, ce qui évite tout trouble aux voyageurs à la frontière.

Pour l'achat des billets, s'adresser au No. 202 rue St-Jacques, à l'Hotel Windsor et à la gare Bonaventure.

**BRADLEY BARLOW,**  
Président et Gérant Principal.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 13 juillet 1881.

FARINE	\$	c.	\$	c.
Farine de blé de la campagne, par 100 lbs	3 00	à	3 20	
Farine d'avoine	2 10	à	2 15	
Farine de blé d'Inde	1 55	à	1 65	
Sarrasin	2 10	à	2 20	

GRAINS	\$	c.	\$	c.
Blé par minot	1 50	à	1 75	
Pois do	0 90	à	1 00	
Orge do	0 75	à	0 80	
Avoine par 40 lbs	0 85	à	0 90	
Sarrasin par minot	0 65	à	0 70	
Mil do	2 50	à	2 50	
Lin do	0 00	à	0 00	
Blé d'Inde do	0 70	à	0 75	

LAITERIE	\$	c.	\$	c.
Beurre frais à la livre	0 25	à	0 28	
Beurre salé do	0 20	à	0 25	
Fromage à la livre	0 14	à	0 15	

VOLAILLES	\$	c.	\$	c.
Dindes (vieux) au couple	1 50	à	2 00	
Dindes (jeunes) do	0 00	à	0 00	
Oies au couple	1 00	à	1 25	
Canards au couple	0 60	à	0 75	
Poules do	0 40	à	0 50	
Poulets do	0 38	à	0 40	

LÉGUMES	\$	c.	\$	c.
Pommes au baril	2 50	à	3 00	
Patates au sac	0 40	à	0 55	
Fèves par minot	1 20	à	1 40	
Oignons par tresse	0 04	à	0 05	

GIBIERS	\$	c.	\$	c.
Canards (sauvages) par couple	0 60	à	0 75	
do noirs par couple	1 10	à	1 25	
Pleviers par douzaine	0 25	à	0 30	
Bécasses au couple	0 00	à	0 00	
Pigeons domestiques au couple	0 15	à	0 20	
Perdrix au couple	0 50	à	0 60	
Tourtes à douzaine	1 20	à	1 40	

VIANDES	\$	c.	\$	c.
Bœuf à la livre	0 05	à	0 10	
Lard do	0 10	à	0 12	
Mouton do	0 07	à	0 10	
Agneau do	0 08	à	0 10	
Lard frais par 100 livres	7 50	à	8 00	
Bœuf par 100 livres	5 50	à	7 00	
Lièvres	0 00	à	0 00	

DIVERS	\$	c.	\$	c.
Sucre d'érable à la livre	0 10	à	0 12	
Sirope d'érable au gallon	0 80	à	1 00	
Miel à la livre	0 12	à	0 15	
Œufs frais à la douzaine	0 18	à	0 20	
Haddock à la livre	0 06	à	0 07	
Saindoux par livre	0 11	à	0 12	
Peaux à la livre	0 07	à	0 00	

Marché aux Bestiaux	\$	c.	\$	c.
Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs	85 00	à	6 00	
Bœuf, 2me qualité	3 50	à	4 00	
Vaches à lait	30 00	à	40 00	
Vaches extra	40 00	à	70 00	
Veaux, 1re qualité	6 00	à	8 00	
Veaux, 2me qualité	2 00	à	5 00	
Veaux, 3me qualité	1 00	à	2 00	

Pois, 1re qualité, par 100 boites	110 00	à	12 00
Pois, 2me qualité	8 00	à	9 00
Paille, 1re qualité	4 00	à	5 50
Paille, 2me qualité	2 00	à	3 00

AVIS!

The Scientific Canadian

AND  
PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes.

TELLE QUE

ORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE  
JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES  
OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLÉ  
GUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET  
AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le

PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND,

PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY.

M. J. H. BATES, Agent d'Annonces  
41, PARK ROW (bâ-  
tisse du Times), est autorisé à signer tous contrats  
pour annonces, à nos plus bas  
prix, pour être insérées dans  
L'Opinion Publique.



Moissonneuse, Faucheuse et Rateau de COSSITT

LES MEILLEURS ET LES MOINS CHERS

En vente par tous les agents de COSSITT ou à leur bureau principal.

No. 81, RUE MCGILL, MONTREAL.

DEMANDEZ DES CIRCUAIRES

GLACIERES,

MÉTIER A SÉCHER LES RIDEAUX,  
URNES POUR EAU GLACÉE,

TRAPPE-MOUCHES,

SA BOTIÈRES,

Etc., Etc., Etc.,

Ainsi qu'un assortiment complet en agros de pêche, à mon nouveau magasin,

188, RUE NOTRE-DAME.

L. A. SURVEYER,

Montréal.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c

caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonce. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonce de Fantaisie, 50c. Adresse: STEVENS & BROS., boîte 22, Northford, Ct.

LA POUDRE ALLEMANDE  
SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Épiciers respectables.

Ecole d'Agriculture de L'Assomption

Enseignement GRATUIT théorique et pratique. \$6.00 par mois donnés aux élèves boursiers par le Conseil d'Agriculture. — COURS de 2 ans, comprenant Géométrie, Arithmétique, Orthographe, Agriculture, dans toutes ses parties, Art Vétérinaire, Droit Rural, etc. — PRATIQUE: 8 heures l'été, 4 heures l'hiver. — VACANCES: en janvier et février.

CONDITIONS D'ADMISSION: — Application par écrit au Directeur de l'École être âgé d'au moins 15 ans, bien constitué, muni d'un certificat de moralité par le curé ou le maire de la paroisse de l'applicant, savoir lire, écrire et chiffrer.

Cette école est la plus avantageuse sous tous rapports pour les jeunes gens qui se destinent à l'agriculture.

Jos. GAUDET, Ptre, Directeur.

J. J. MARSAN, écrivain, M. C. A., Professeur et gérant.

DEMANDEZ LA  
**POUDRE à PÂTE**  
**VICTORIA**  
La seule Certifiée Pure par le  
PROF. J. BAKER EDWARDS, Analyste.  
TOUS LES ÉPICIERS  
Manufacturée par  
D.C. BROUSSEAU & CIE.  
RUE NOTRE DAME MONTREAL.

COMPAGNIE  
DE LITHOGRAPHIE - BURLAND.

(En commerce)

CAPITAL ..... \$200,000

ELECTROTYPEURS,  
LITHOGRAPHES,  
IMPRIMEURS,  
GRAVEURS,  
ÉDITEURS,  
ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 ET 11, RUE BLEURY  
MONTREAL

Possédant un personnel choisi et un matériel très considérable et des plus améliorés, cette Compagnie est toujours prête à exécuter toutes commandes qui lui seront confiées, dans le plus court délai et aux meilleures conditions.

Des artistes sont attachés à chaque département,

IMPRESSIONS DE TOUT GENRES

Bureaux de publications du Canadian Illustrated, L'Opinion Publique, Scientific Canadian, Patent Office Record, etc. etc.

G. B. BURLAND,  
GÉRANT.

NOUVEAU PROCÉDÉ

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

L'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTRO-TYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui combat une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

ORGUE A VENDRE

Fait par un des meilleurs manufacturiers de la Puissance, un excellent instrument, sera vendu à bon marché.

S'adresser au bureau de ce journal.

Decisions judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une presumption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITED).